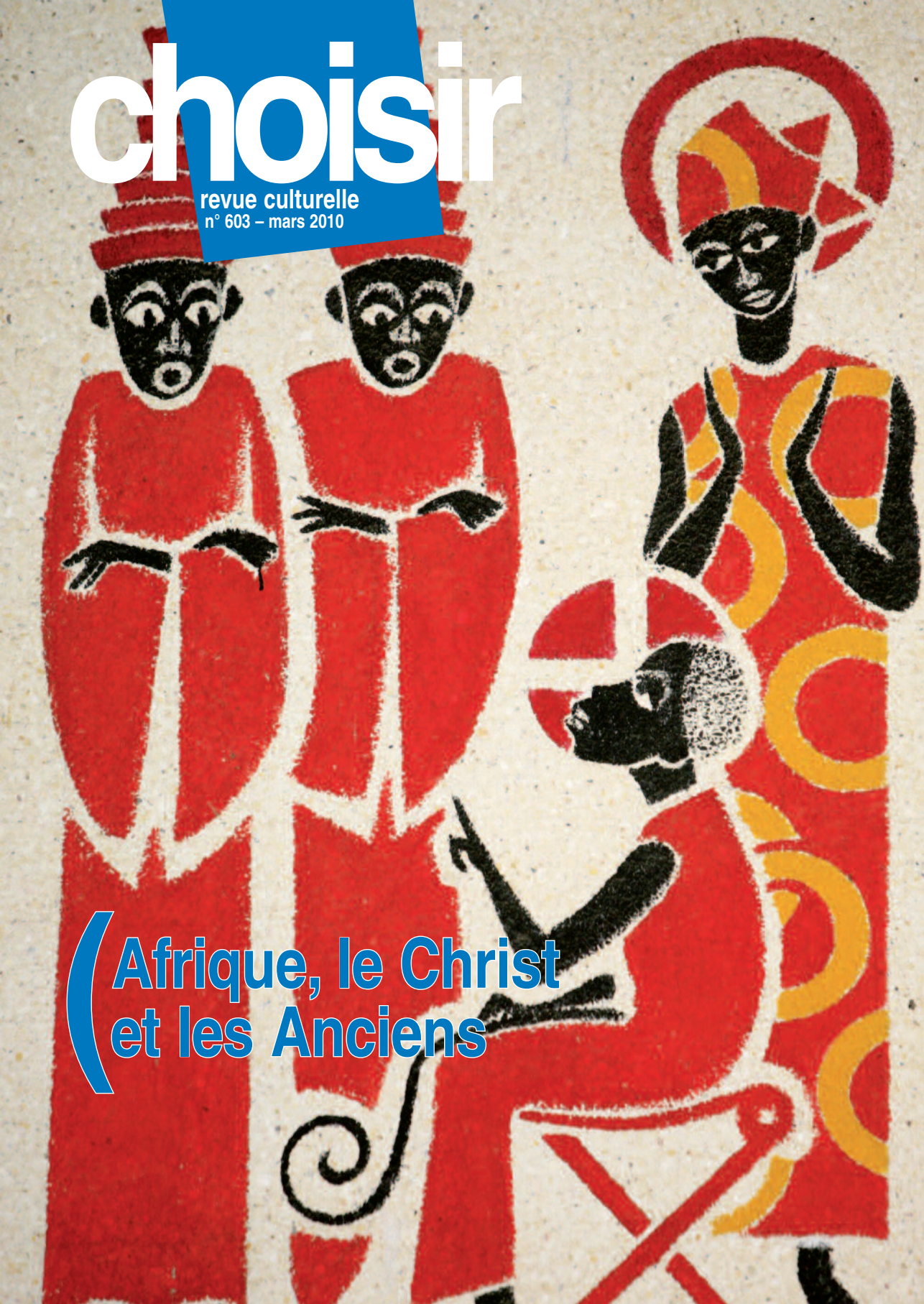


# choisir

revue culturelle  
n° 603 – mars 2010

## (Afrique, le Christ et les Anciens





## *Seigneur Akongo' \**

*Tu me donnes - ce matin - un jour nouveau  
Jour que Tu as toujours donné  
Pour que l'homme pénètre forêts et savanes :  
Chasser, pêcher, défricher,  
Couper et rassembler pour construire,  
Chercher et trouver les plantes médicinales ;  
Pour que la femme pénètre forêts et savanes :  
Planter, récolter, transporter,  
Ecoquer marais et ruisseaux et ramener le bon poisson,  
Ramasser les protéiniques chenilles  
Les vitaminiques champignons ;  
Pour que l'enfant apprenne la vie  
L'initiation, la sagesse, la danse.  
(...)  
Que les Ancêtres qui sont vers Toi  
Se souviennent de leur descendance  
Et de la responsabilité qu'ils m'ont léguée ;  
Qu'ils guident mes pieds vers le grand gibier ;  
J'en distribuerai aux autres comme eux l'ont fait.  
(...)  
Akongo', mon Seigneur,  
Je mets dans ta sagesse et ta providence  
Le jour nouveau que tu me donnes.*

**Abbé Agwaelomu Etombo Mokodi**



\* Un des noms de Dieu dans certaines langues bantoues.

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

## Adresse

rue Jacques-Dalphin 18  
1227 Carouge (Genève)

## Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye  
tél. 022 827 46 76  
administration@choisir.ch

## Direction

Pierre Emonet s.j.

## Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef  
Jacqueline Huppi, assistante de rédaction  
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75  
fax 022 827 46 70  
redaction@choisir.ch

## Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.  
Bruno Fuglistaller s.j.  
Joseph Hug s.j.  
Jean-Bernard Livio s.j.  
Luc Ruedin s.j.

## Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina  
rue du Scex 34 • 1950 Sion  
tél. 027 322 14 60

## Cedofor

Axelle Dos Ghali  
Stjepan Kusar

## Abonnements

1 an : FS 95.-  
Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-  
CCP : 12-413-1 «choisir»  
Pour l'étranger : FS 100.-  
par avion : FS 105.-  
€ : 66.- ; par avion : € 70.-  
Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Internet : www.choisir.ch

## Illustrations

Couverture : Philippe Lissac/GODONG,  
« Jésus au temple », fresque de l'église de  
l'abbaye bénédictine de Keur Moussa,  
www.abbaye-keur-moussa.org  
p. 11 : Luc Ruedin  
p. 19 et p. 22 : Pascal Deloche/Godong  
p. 32 : Musée d'Orsay, Paris, légué par  
Jacques Doucet en 1936

Les titres et intertitres sont de la rédaction

# sommaire

|                                                                                                      |           |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------|
| <b>Editorial</b>                                                                                     | <b>2</b>  |
| Qui nommera les sans noms <i>par Jean-Bernard Livio</i>                                              |           |
| <b>Actuel</b>                                                                                        | <b>4</b>  |
| <b>Spiritualité</b>                                                                                  | <b>8</b>  |
| « Chercher et trouver Dieu... » <i>par Bruno Fuglistaller</i>                                        |           |
| <b>Spiritualité</b>                                                                                  | <b>9</b>  |
| Une spiritualité engagée. Le JRS en Centrafrique<br><i>par Luc Ruedin</i>                            |           |
| <b>Témoignage</b>                                                                                    | <b>13</b> |
| Romulus et Remus. <i>Propos de Mama Nomo</i><br><i>recueillis par Michel Demierre</i>                |           |
| <b>Religions</b>                                                                                     | <b>15</b> |
| Le cœur et l'étude pour dialoguer.<br><i>Entretien entre Oskar Wermter et Adolfo Nicolàs</i>         |           |
| <b>Religions</b>                                                                                     | <b>18</b> |
| Méconnue théologie africaine.<br><i>Entretien entre Jacques Berset et Bénézet Bujo</i>               |           |
| <b>Société</b>                                                                                       | <b>21</b> |
| Guérisseurs et chirurgiens.<br><i>La santé vue par les Africains par Michel Legrain</i>              |           |
| <b>Société</b>                                                                                       | <b>23</b> |
| SOS médiateurs ! La diversité linguistique,<br>enjeu stratégique <i>par Christophe Büchi</i>         |           |
| <b>Libres propos</b>                                                                                 | <b>27</b> |
| <b>Cinéma</b>                                                                                        | <b>28</b> |
| Familles de cinéma <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>                                                      |           |
| <b>Expositions</b>                                                                                   | <b>30</b> |
| Un moderne par inadvertance. Henri Rousseau<br><i>par Geneviève Nevejan</i>                          |           |
| <b>Lettres</b>                                                                                       | <b>33</b> |
| Le républicain vertueux. 50 <sup>e</sup> anniversaire<br>de la mort de Camus <i>par Gérard Joulé</i> |           |
| <b>Livres ouverts</b>                                                                                | <b>36</b> |
| Regards d'un poète <i>par Marie-Luce Dayer</i>                                                       |           |
| <b>Livres ouverts</b>                                                                                | <b>37</b> |
| Ethique, un livre remarqué <i>par Philibert Secretan</i>                                             |           |
| <b>Chronique</b>                                                                                     | <b>44</b> |
| Fonte des glaces <i>par Gladys Théodoloz</i>                                                         |           |



# Qui nommera les sans noms ?

*Il y a déjà deux mois, c'était le 12 janvier dernier, en Haïti... Il y a eu le séisme, des secousses à n'en plus finir. Il y a eu la peur, l'horreur, la mort. Et des photos en boucle sur nos écrans, montrant la désolation, l'impuissance, la panique, l'exode, le vide, puis progressivement l'abrutissement. Il y a eu aussi cette formidable mobilisation, d'abord un peu chaotique, avant qu'elle ne soit militairement organisée, où les pays riches, équipés et armés ont tenté de répondre aux besoins élémentaires d'une population mise à nu, et d'organiser l'inorganisable. Il y a eu, c'est vrai, les rescapés, ces miracles de survie quand on n'y croyait plus, comme pour nous rappeler que la vie est plus forte que la mort. Et il nous reste cette formidable interrogation : comment pourra-t-on jamais reconstruire, non pas seulement des abris, un réseau de communication, des routes, des écoles, une cathédrale, mais surtout redonner une chance d'exister, si possible meilleure qu'avant, dans ce pays miné par la corruption et l'égoïsme de quelques chefs de bande élus présidents !*

*Ce numéro était déjà en fabrication autour de différents thèmes touchant à l'Afrique quand le désastre est arrivé. Sommes-nous donc à choisir en retard sur l'actualité ? Mais comme le dit si justement le Père Général : « (...) ne jamais se fier aux premières impressions ». Ce qui se lira dans les articles du présent numéro ouvre une interrogation plus générale qu'un simple regard sur quelques réalités africaines. Et d'abord qu'est-ce l'Afrique ? « Tant que l'Afrique demeurera pour moi une Afrique, cela signifiera que je ne la comprends pas » - il n'y a pas une Afrique, pas plus qu'il n'y a une Asie ! Il y a une multitude de réalités diverses au sein de ce gros village qu'est devenue notre planète, dans lequel les différences ne cessent de s'affronter mais où tout se tient. Peut-on se contenter de parler de la violence en République Centrafrique, sans ressentir combien celle-là nous ruine jusque dans nos sociétés occidentales ? Peut-on sourire en découvrant combien l'arbre à palabre joue encore un rôle majeur dans la société africaine, sans constater que nous y avons beaucoup perdu en le remplaçant dans nos sociétés technocratiques par un système de communications qui n'invite plus à la rencontre ni à l'échange ?*

*N'est-il pas bon de constater, par tant de voix qui se sont fait entendre au Synode des évêques d'Afrique, qu'il y a bel et bien un christianisme africain, avec ses traditions, ses pratiques, et ses guérisseurs*

- que l'on discrédite trop souvent en les nommant sorciers. Prenons le temps de les écouter, ces témoignages d'Africains qui critiquent avec doigté et prudence, comme ils savent le faire, le centralisme et surtout le romano-centrisme d'une Eglise qui peine à être réalistement catholique, c'est-à-dire universelle dans ses formes autant que dans sa manière de vivre l'Evangile. Ce danger se ressent jusque dans les cadres africains autochtones, évêques et prêtres compris, qui ont tendance à porter un regard de condescendance vis-à-vis des démarches de leurs anciens.<sup>1</sup> Sommes-nous si loin de nos propres réalités pastorales ? et n'aurions-nous pas profité à « palabrer » dans la foi avec nos frères africains, pour réapprendre ensuite à nous inculturer, à l'usage de nos régions ?

Une image me hante, depuis la catastrophe de Haïti, une image suivie de centaines d'autres plus insupportables les unes que les autres. La vision des cadavres empilés, des charniers au bord des rues, au bord du vide où les corps seront enterrés comme d'autres l'ont été dans d'autres lieux et en d'autres temps : sans nom ! Et au milieu de tous ces corps, hideux, déformés, ensanglantés, comme un dernier signe d'humanité, on a vu un homme, une femme, cherchant à retrouver un visage connu, pour ne pas sombrer dans la désespérance...

Que deviennent-ils tous ces sans noms ? Sont-ils condamnés à rejoindre ces autres sans noms que l'on côtoie au quotidien, sans pouvoir, sans vouloir les désigner, et par là leur donner un sens. Me suis-je jamais demandé comment s'appelait le facteur, la caissière du supermarché, l'employé de la voirie municipale ou l'infirmière du service de nuit ? Ont-ils des enfants qui ont mal dormi cette nuit...

Me revient alors cette espérance de vie, jaillie au fin fond du doute, un matin de Pâques, alors qu'une femme désespérée en quête d'impossible est retournée par Celui-là seul qui peut la remettre debout et lui donner sens en la nommant : Marie ! Pâques, n'est-ce pas espérer que quelque part il n'y a plus de sans noms ?

Jean-Bernard Livio s.j.



1 • Cf. Michel Legrain, *Guérisseurs et chirurgiens. La santé vue par les Africains* aux pp. 21-22 de ce numéro.

■ Info

## Des jardins de poche

A l'occasion du Congrès Nature de Bâle, l'association de promotion du développement durable Equiterre a présenté, le 12 février, un projet intitulé *Jardins de poche*. L'idée est de remplacer de nombreux coins ou interstices bétonnés et inutilisés des villes par quelques bancs, des arbres, des fleurs et des plantes indigènes, offrant ainsi un lieu de repos et de rencontres aux citadins. Ces jardins de poche seraient en outre, estime Equiterre, un plus pour la circulation de la faune et la biodiversité sur le territoire urbain et participeraient à l'esthétique de la ville. Ces micro-aménagements, faciles à faire et peu coûteux, apporteraient une véritable plus-value écologique et sociale au développement urbain. (com/réd.)

■ Info

## Cours de religion aux Grisons

Le canton des Grisons introduira en 2012, dans les degrés du cycle d'orientation (secondaire I), un nouveau cours intitulé *Sciences religieuses et éthique*. Cette nouveauté a été approuvée par les citoyens grisons lors d'une votation en mai 2009. Concrètement, il s'agit d'une heure hebdomadaire d'enseignement religieux donnée sous la responsabilité des Eglises et d'une heure d'enseignement d'éthique prise en charge par le canton. Jusqu'à maintenant, il y avait deux heures par semaine d'enseignement religieux données sous la responsabilité des Eglises.

Le nouveau modèle 1+1, basé sur une proposition des Eglises catholique et réformée du canton, est une réponse du

gouvernement au projet des jeunes socialistes de supprimer les cours d'enseignement religieux et de les remplacer par un cours obligatoire d'éthique. L'expérience permettra de voir s'il est opportun d'introduire une telle branche au niveau de la scolarité primaire.

Le canton met pour l'instant sur pied des cours de formation continue pour les enseignants chargés de cette nouvelle branche. Le gouvernement s'exprimera ultérieurement sur les plans d'études définitifs, sur le choix et la traduction des moyens d'enseignement ainsi que sur les détails relatifs à la qualification des enseignants. Un groupe de travail, formé de représentants des Eglises et du Service de l'enseignement et des sports des classes concernées, sera constitué. (Apic)

■ Info

## Etrangers de la 3<sup>e</sup> génération

La Commission nationale Justice et Paix suisse a déclaré soutenir l'initiative parlementaire en consultation, *La Suisse doit reconnaître ses enfants*. Elle vise à accorder la naturalisation facilitée aux étrangers de la 3<sup>e</sup> génération. Pour Justice et Paix, cette démarche contribuerait à renforcer la cohésion sociale en Suisse et mettrait fin à une situation considérée comme injuste. Rappelons que l'initiative a renoncé à proposer la naturalisation automatique. La nécessité de déposer une demande et la notion de critères pour l'obtention de la nationalité ne sont donc pas remises en cause.

Justice et Paix estime en outre que les étrangers de la 3<sup>e</sup> génération n'ont d'étranger que le passeport ; ils se sentent avant tout Suisses et sont considérés comme tels. Par ailleurs, l'octroi et surtout le refus de la nationalité met-

tent en jeu des droits fondamentaux inscrits dans la Constitution fédérale et dans les traités internationaux ratifiés par la Suisse : l'égalité devant la loi, la non-discrimination, la protection contre l'arbitraire. Une uniformisation des procédures au plan fédéral permettrait d'éviter les disparités de traitements selon les cantons et les communes. La Commission fait également état de la Convention sur la nationalité adoptée par 27 Etats membres de l'Union européenne. L'initiative parlementaire suisse va dans cette voie.

Enfin, rappelle la commission des évènements, sur les quelque 20 000 enfants qui naissent chaque année en Suisse, environ 40 % sont des étrangers de la 3<sup>e</sup> génération. Face au vieillissement de la population et au taux de natalité très bas, il ne serait pas dans l'intérêt du pays de limiter leur accès à la nationalité. [www.juspax.ch/documents/prises\\_de\\_position](http://www.juspax.ch/documents/prises_de_position). (com./red.)

## ■ Info

### Sri Lanka : nouveaux chiffres

L'ancien porte-parole de l'ONU au Sri Lanka Gordon Weiss a déclaré, dans une interview à la chaîne de télévision australienne *ABC News*, que ce sont entre 10 000 à 40 000 civils qui auraient été tués pendant la phase finale de l'offensive militaire lancée l'an dernier par le gouvernement du Sri Lanka contre la rébellion tamoule. « Considérant que près de 300 000 civils étaient pris au piège dans une aire aussi grande que Central Park et que toute sorte d'armement, de grand et petit calibres, a été employée par les forces armées du Sri Lanka pour anéantir les rebelles tamouls (...), des milliers de personnes

ont perdu la vie », a précisé G. Weiss, qui a opéré pendant trois ans au Sri Lanka. Il a ajouté que, selon les déclarations d'un dirigeant civil de haut niveau, « le gouvernement a délibérément sous-évalué le nombre de civils pris au piège et diffusé des chiffres intentionnellement erronés et des mensonges, soit un véritable stratagème pour autoriser la poursuite de l'offensive ». Enfin, l'exporte-parole de l'ONU confirme que de leur côté, les rebelles tamouls « ont régulièrement tué des civils d'une manière atroce pour les empêcher de fuir » de la zone cernée par l'armée. (Apic)

## ■ Info

### Evo Morales, chef spirituel

Pour son second mandat, le président bolivien Evo Morales, 50 ans, a reçu le titre de « chef spirituel des Indiens » lors d'une cérémonie traditionnelle, tenue le 21 janvier dans le site pré-inca de Tiwakanu. Plus d'un millier de personnes ont assisté à la cérémonie, parmi lesquelles de nombreux autochtones aymaras, communauté dont est issu Evo Morales. Après avoir reçu la bénédiction des chefs religieux aymaras et invoqué la terre et le soleil, Evo Morales, premier président amérindien en Bolivie, s'est vu conférer deux sceptres symbolisant la dualité des pouvoirs rationnel et spirituel. Lors de son premier mandat, le président bolivien avait en effet déjà été nommé « autorité suprême » par les représentants indigènes, un titre politique.

Représentant plus de 2 millions de personnes en Bolivie, les Amayras - dont l'empire a atteint son apogée au XII<sup>e</sup> siècle, autour du lac Titicaca - forment le deuxième peuple de Bolivie, après les Quechuas. (Apic)

## ■ Opinion

### **L'Argentine, pays souverain ?** *A l'occasion de son Bicentenaire*

« Cette année du Bicentenaire rend nécessaire la réflexion et l'analyse de la situation afin de savoir vers où va notre pays actuellement. (...) Le peuple doit analyser les résultats des politiques imposées par l'Etat et par les provinces pour voir si elles sont vraiment au service de la population ou si, au contraire, elles correspondent plutôt aux intérêts économiques et politiques de certains en privilégiant les entreprises internationales comme, par exemple, les grandes entreprises minières qui sacagent le pays et provoquent la destruction de l'environnement et la pollution de l'eau dont elles font un usage irrationnel. Ces entreprises font une simple déclaration pour dire que tout est bien conforme à la loi et elles emportent l'or, l'argent, le cuivre et les minéraux stratégiques du pays, en laissant derrière elles la misère, les maladies et le chômage pour la population. Rien de tout cela ne serait possible sans la complicité des gouvernants. Le veto présidentiel contre la Loi pour la protection des glaciers en est un bon exemple. (...) Un autre thème préoccupant, qui n'apparaît pas dans l'agenda des dirigeants politiques et dans la société, est le rôle joué par l'armée dans la construction démocratique. (...) La construction d'un projet pour le pays n'est pas possible si l'armée en est absente. Je parle ici de l'armée démocratique actuelle au service de la souveraineté de notre peuple. Nous devons nous demander, à l'occasion de ce Bicentenaire, si nous sommes vraiment un pays souverain ou une simple colonie des transnationales, si nous sommes pro-

priétaires ou non de nos ressources. Un pays qui ne contrôle pas ses ressources et n'a pas la capacité de disposer des industries de base stratégiques est un pays sans souveraineté. Dans cette situation, la question est de savoir quelle conception de la souveraineté nationale a l'armée alors que le pays a perdu toutes ses ressources, qu'il est passé en des mains privées ? Qu'en est-il des valeurs et de la souveraineté du peuple ? Que faut-il comprendre quand on parle de souveraineté : s'agit-il de la souveraineté territoriale ou de la souveraineté du peuple ? (...) »

**Adolfo Pérez Esquivel**

*prix Nobel de la paix 1980*

(In *Dial D* 3093, janvier 2010, traduction

Fr. Gély, <http://enligne.dial-infos.org>)

## ■ Info

### **Droit des brevets**

L'Office européen des brevets a abrogé le brevet détenu par la firme allemande Schwabe sur le *Pelargonium du Cap*, un géranium possédant des vertus médicales contre la bronchite issues d'un savoir ancestral sud-africain. Grâce à son médicament *Umckaolabo*, à base de *Pelargonium*, la firme Schwabe a engrangé des profits sans pour autant partager les dividendes avec les communautés locales en Afrique du Sud, comme le demande pourtant la Convention sur la diversité biologique des Nations Unies.

Pour François Meienberg, de l'ONG suisse Déclaration de Berne, ce brevet n'aurait jamais dû être octroyé. Les négociations pour aboutir à son abrogation démontrent la nécessité d'un changement de système en matière de droit des brevets. Pour chaque brevet déposé, il s'agirait de démontrer que les res-



sources génétiques ainsi que le savoir traditionnel à la base du brevet ont été obtenus en conformité avec les principes de la Convention sur la diversité biologique. Si des ressources génétiques sont utilisées sans l'accord du pays pourvoyeur et que les avantages qui en découlent ne sont pas partagés, elles ne devraient pas pouvoir être brevetées ou commercialisées. (*com./réd.*)

## ■ Info

### Afrique : protéger les idiomes

La Conférence de Ouagadougou sur l'intégration des langues et des cultures africaines dans le système scolaire s'est tenue fin janvier au Burkina Faso. Les participants ont approuvé un document visant à promouvoir l'insertion des idiomes traditionnels dans les programmes scolaires.

Des délégués de 26 pays ont pris part à cette rencontre, sous la coordination de la Conférence des ministres de l'éducation de l'Union africaine (Comedaf) et de l'Association pour le développement de l'éducation en Afrique (Adea). Ils ont mis l'accent sur le patrimoine que représentent le multilinguisme et la diversité culturelle. « L'Afrique est le seul continent où les enfants vont à l'école pour apprendre une langue étrangère, comme l'anglais ou le français imposés sous l'ère coloniale », a déclaré Adama Ouane, directeur de l'Institut de l'Unesco pour l'apprentissage tout au long de la vie. Une étude menée au cours des quatre dernières années à la requête de la Comedaf indique d'ailleurs que l'enseignement dans la langue maternelle, surtout pendant les premières classes élémentaires, accélère les temps d'apprentissage.

Selon le ministre adjoint kenyan Patrick Ayiecho Oliveny, l'enseignement des idiomes autochtones pourrait donner naissance à une identité qui ne découlerait plus des langues européennes. Des pays comme le Kenya et l'Ouganda ont reconnu le statut de langue officielle au swahili, parlé par des millions d'Africains dans l'est et le centre du continent. « Ce même choix, soutient le responsable de l'Adea, pourrait être opéré pour le hausa, parlé du Burkina Faso au Congo, ou pour le dioula, qui se parle du Sahel au Golfe de Guinée : la sauvegarde de la culture africaine doit s'étendre au-delà des frontières imposées par les colonisateurs. » (Au sujet des langues, voir encore les pp. 23-26 de ce numéro.) (*Apic*)

## ■ Info

### Colombie : enfants soldats

La Journée mondiale de l'enfant soldat a été célébrée le 12 février. Près de 300 000 enfants sont actuellement enrôlés dans 30 conflits distincts, dont un tiers se produisent en Afrique. En Colombie, plus de 1 400 enfants ont été recrutés par les milices paramilitaires entre les années 1980 et 2000, selon des témoignages de combattants démobilisés, recueillis dans le cadre d'enquêtes judiciaires, a révélé le parquet colombien. Ces groupes armés, qui s'étaient créés à partir du début des années '80 pour défendre les propriétaires terriens contre les guérillas d'extrême gauche, avaient fini par contrôler, souvent par la terreur, d'immenses pans du territoire colombien et une grande partie du trafic de drogue. En échange de leurs aveux, les démobilisés risquent une peine maximum de huit ans. (*Apic*)

# « Chercher et trouver Dieu... »

*A l'entrée de la ville, un panneau indique que la cité est jumelée avec une autre, des publicités nous invitent à regarder et à admirer des horizons nouveaux pour nos vacances... Il y a encore peu, toutes ces informations, ces slogans, ces images m'apparaissaient comme des pollutions du paysage. Mais j'ai découvert quelque chose en relisant un texte, le Mémorial du bienheureux Pierre Favre, un des premiers compagnons d'Ignace de Loyola, le fondateur des jésuites.*

*Pierre Favre parcourait l'Europe, côtoyant des cultures, des gens très différents. Au lieu de se laisser troubler ou distraire par toutes ces nouveautés, toutes ces traditions, ces habitudes, il se tournait vers Dieu, priant pour ces personnes, demandant à Dieu de l'éclairer, de lui donner son Esprit pour les rencontrer. En quelque sorte, Favre faisait feu de tout bois pour rejoindre Dieu et le laisser avoir part à ce qu'il vivait durant ses voyages, faisant ainsi preuve de créativité dans la prière.*

*Nous pouvons apprendre de lui. L'important, dans la vie spirituelle, n'est pas tant d'appliquer des techniques de prière que d'être en relation avec Dieu. Certes, les méthodes aident, sont très utiles, mais elles restent des méthodes. Un des enjeux de la prière est d'être avec Dieu, et par là de mieux le connaître et l'aimer. Une technique de prière peut y contribuer, mais c'est l'attitude du cœur qui reste déterminante.*

*Une autre leçon que nous enseigne le comportement de Favre est qu'au cours de notre vie, notre manière de prier évolue. Les expériences que nous avons vécues, les questions qu'elles soulèvent ne nous permettent parfois plus de prier « comme avant ». Pas parce que nous n'étions pas sincères ou que notre prière n'était pas vraie, mais parce que les mots, la manière de faire ne correspondent plus à ce que nous sommes devenus. La vie de prière, la vie de foi elle-même doivent tenir compte de ces évolutions, les intégrer. Si ce n'est pas le cas, si elles ne nous permettent plus d'établir un lien entre notre vie, nos expériences et Dieu, la réalité vécue prendra, elle, inmanquablement le dessus sur nos principes devenus inadaptés.*

*Nous sommes donc contraints de découvrir de nouvelles manières de prier, de sortir parfois des sentiers battus, si nous désirons continuer à entrer en relation avec Dieu à partir de ce que nous sommes. Ce n'est pas très facile, il nous faut parfois passer par des temps d'aridité, mais l'authenticité de notre vie spirituelle en sera le fruit. Ainsi nous pourrons « chercher et trouver Dieu en toute chose ».*

**Bruno Fuglistaller s.j.**

# Une spiritualité engagée

## Le JRS en Centrafrique

● ● ● **Luc Ruedin s.j.**, Villars-sur-Glâne

Voici plus d'une année que le Jesuit Refugee Service (JRS) s'est installé en Centrafrique.<sup>1</sup> A la demande de l'évêque local, le JRS s'est basé à Ouadda, dans la province de Haute-Kotto, dans le nord-est du pays, où il mène des projets pastoraux, sociaux, d'éducation et de défense des droits de l'homme.

Tout accouchement demande patience et ne se fait pas sans douleurs, disait déjà l'ancien supérieur de la Compagnie de Jésus Pedro Arrupe lorsqu'il parlait de l'apostolat du JRS aux jésuites de Thaïlande.<sup>2</sup> Bien que modeste, celui du projet de Ouadda - petite ville située au bout du monde, enclavée au cœur de cette enclave qu'est la République centrafricaine (RCA) - ne fait pas exception à la règle : neuf mois de gestation durant lesquels le bureau national du JRS a tra-

vaillé d'arrache-pied pour mettre en place les structures nécessaires et réhabiliter les bâtiments de la paroisse St-Hubert, endommagés par le regain de la guerre en 2006.<sup>3</sup>

Depuis lors, l'équipe JRS de Ouadda œuvre pour redonner espoir à la population de Haute-Kotto, répartie sur un territoire aussi vaste que la Suisse : sessions de formation pour responsables de communauté et catéchistes, visite de l'évêque pour la confirmation, mise sur pied des bureaux Caritas et Justice et Paix, marche interreligieuse pour la paix, journées mondiales de la jeunesse et de la paix sont quelques-unes de ses activités. La rénovation de l'école fondamentale, celle de l'école maternelle grâce à la participation communautaire, la mise sur pied du programme *Advocacy and peace education*, les premières enquêtes du bureau de Caritas paroissial pour pallier les besoins des personnes vulnérables contribuent à redonner des perspectives d'avenir.

### Redonner l'espoir

Mais là n'est pas l'essentiel ! C'est le nécessaire pour que l'essentiel puisse se vivre. En ce lieu oublié de tous, ignoré de chacun, le principal travail du JRS consiste à redonner espoir à une popu-

spiritualité

*La République centrafricaine se prépare à vivre des élections présidentielles en avril. Pays extrêmement pauvre et déchiré par la guerre civile depuis 1993, il compte 200 000 déplacés à l'intérieur du pays. Leurs conditions de vie sont déplorables : anxiété, pauvreté, malnutrition, famine. Luc Ruedin a passé une année avec le Jesuit Refugee Service, en Haute-Kotto, une région où peu d'ONG s'engagent du fait de son inaccessibilité et de l'insécurité qui y règne. Il témoigne du sens spirituel de cette mission.*

1 • Cf. [www.jrswestafrika.org](http://www.jrswestafrika.org).

2 • « Le chant du cygne de la Compagnie de Jésus », in *Les pas de Pedro Arrupe. La spiritualité ignatienne dans le service des réfugiés*, Revue JRS, novembre 2007, pp. 10-12.

3 • Tout reste à faire. Si le projet Ouadda a trouvé son rythme de croisière, les moyens manquent pour aider cette région abandonnée de tous qui se relève difficilement des événements de 2006. La perspective de l'élection présidentielle nécessite un effort soutenu de la part des ONG pour éviter à la population de retomber dans des conflits sanglants. CCP 80-22076-4, Missionsprokur der Schweizer Jesuiten (Franz Xaver Stiftung), 6300 Zug. Mention : P. Luc Ruedin/Centrafrique.

lation meurtrie par la guerre et dont une grande partie des habitants a fui la ville en 2006. Peu à peu, grâce à l'IMC (International Medical Corps) et au JRS, la population réinvestit sa ville et reprend goût à la vie.

Comme le dit un proverbe africain, le « couteau aiguisé » qu'est le JRS (ressources humaines, logistique, mise en réseaux, etc.) ne permet certes pas de couper l'ombre. Les blessures et les cicatrices du passé demeurent et les menaces (racket, vengeance, etc.) que certains membres de l'UFDR<sup>4</sup> font peser sur la population sont toujours d'actualité, même si avec l'arrivée du JRS elles tendent à diminuer. Cependant, il permet de rejoindre cette ombre en renforçant la confiance au cœur d'un monde déchiré par les conflits et totalement coupé du reste du pays pendant la saison des pluies. De l'intérieur de cette obscurité, jaillissent, petit à petit, des lumières qui gagnent sur elle. L'espérance renaît.

N'est-ce pas, selon les propos du Père Kolvenbach, supérieur de l'Ordre des jésuites de 1983 à 2008, la mission même du Service jésuite aux réfugiés ? « Le JRS apporte de l'espérance. Les réfugiés comprennent que vous êtes des personnes qui nous intéressez à eux, que vous croyez de toute votre force qu'ils ont un avenir possible. La manière dont le JRS fonctionne est une véritable grâce. Le JRS est impliqué auprès des personnes victimes d'injustices, de violences, de désordres, qui sont au fond du désespoir. Et le JRS fait tout ce qu'il peut pour que ces réfugiés puissent retrouver l'espérance. »<sup>5</sup>

L'espérance ? Elle se lit sur les visages, se chante dans les églises, se prie dans les mosquées, s'installe petit à petit, comme l'oiseau fait son nid, dans les cœurs. En renforçant le lien social par des événements comme *la marche*

*interreligieuse pour la paix* ou la *journée mondiale pour la paix*, en instaurant un climat d'écoute et de défense des droits de l'homme par le projet *Advocacy*, en investiguant sur les besoins des plus pauvres via Caritas, bref, en étant simplement, par leur présence, les témoins d'un nouvel ordre social possible à Ouadda, les membres du JRS œuvrent chaque jour à affermir l'espérance.

Si, comme le dit Myriam, une réfugiée d'Afrique, « le seul don véritable pour un peuple en exil, c'est l'espérance de voir la paix revenir »,<sup>6</sup> le couteau aiguisé du JRS permet donc, en atteignant le bout du monde, de redonner espoir aux oubliés de la terre. Gagnant sur l'ombre en faisant luire la lumière de l'espérance, il permet d'éclairer l'avenir de la population de Haute-Kotto.

## La spiritualité JRS

L'espérance n'est pas l'optimisme. L'optimiste s'attend à ce que les choses s'améliorent. Celui qui espère croit à l'avenir alors que tout semble perdu. Il prend à bras-le-corps la réalité dure et cruelle, compatit avec ceux qui souffrent et découvre de manière inattendue des germes d'espérance. *Accompagner, servir et défendre* (devise du JRS) consiste essentiellement à rechercher et trouver ces germes d'espérance, à en favoriser la croissance et ainsi à ouvrir un nouvel horizon.

4 • Union des forces démocratiques pour le Rassemblement, mouvement de rébellion créé en 2006.

5 • « Deux Pères Généraux au service des réfugiés. JRS créé par le Père Arrupe et mis en œuvre par le Père Kolvenbach », in *Les pas de Pedro Arrupe*, op. cit., pp. 14-18.

6 • « J'étais un étranger et vous m'avez accueilli », id. p. 43.



*Accompagner* : « Le Service jésuite aux réfugiés est une aventure modeste, mais il prétend apporter à son travail une dimension spécifique qui est parfois absente ailleurs. Tout en étant toujours prêts à aider les réfugiés dans leurs besoins matériels et spirituels, et tout en élaborant des projets menant à une vie plus pleine et plus indépendante, nous essayons de mettre un accent spécial sur le fait d'être avec et d'agir avec, plutôt que d'agir pour. Nous désirons que notre présence parmi les réfugiés soit une présence de partage, d'accompagnement, de cheminement avec eux, le long du même sentier. Dans la mesure du possible, nous désirons ressentir ce qu'ils ont ressenti, souffrir comme ils l'ont fait, partager les mêmes espérances et aspirations, voir le monde à travers leurs yeux. Nous voudrions faire nous-mêmes un avec les réfugiés et les personnes déplacées, de sorte que, tous en même temps, nous puissions commencer la quête d'une vie nouvelle. »<sup>7</sup>

A Ouadda, alors que le labeur aux champs accaparait les paroissiens à cause de la saison des pluies et rendait par là impossibles les activités paroissiales régulières, l'équipe pastorale a décidé de rejoindre les paysans pour travailler avec eux : récoltes d'arachides et de courges, plantation de manioc et autres travaux ont été leur lot quotidien. Quelle ne fut pas la stupéfaction des Ouaddiens de voir des Pères, dont un Blanc de surcroît, venir peiner avec eux. Un sentiment de reconnaissance et de joie transparaissait sur leurs visages. La sensation d'une dignité retrouvée grâce à la valorisation de leur labeur quotidien était patente. Combien de fois, par ailleurs, n'ont-ils pas rappelé, avec une

vive émotion dans la voix, la visite du directeur international du JRS, venu spécialement pour eux de Rome.

*Servir*. Répondre aux besoins matériels des personnes est une chose, le faire en partenariat avec elles, en créant une relation de mutualité où chacun se sent reconnu dans ses apports et ses richesses en est une autre. C'est une manière spirituelle de répondre aux attentes. La relation de réciprocité et d'échanges redonne dignité, conforte une identité blessée par la violence, cette non-reconnaissance par excellence. Plus d'une fois, j'ai perçu qu'une décision, une action menée en commun était plus efficace, et surtout plus signifiante, que l'apport de choses toutes faites. Ainsi de l'école, non livrée clefs en main mais construite grâce à la participation communautaire. Cette manière de responsabiliser la population garantit par ailleurs l'entretien du bâtiment.

*Défendre*. Le JRS n'est pas tant « la voix des sans-voix » qu'une oreille qui aide ceux qui sont sans voix à s'exprimer. Parler en son propre nom rend responsable et digne. Ainsi, même si le groupe

Marche pour la paix



7 • Peter-Hanz Kolvenbach, Revue JRS, 1990.

Justice et Paix de Ouadda ne peut être efficace, vu la loi de la jungle que font régner les rebelles, il offre cet espace de parole. De plus le JRS témoigne en faveur de la population, lui assurant, par sa seule présence, une protection. Le fait que les exactions, rackets et autres violences aient diminué, le fait de ne plus entendre des coups de feu et de percevoir la population plus en sécurité en est une confirmation. La présence d'une équipe internationale permet, en soi, de prévenir la violence. Des personnes libres rejoignant et choisissant d'accompagner fidèlement ceux qui ne sont pas libres et menacés est un signe fort. Cette immersion solidaire provoque l'espérance.

La devise *Accompagner, servir et défendre* affirme que Dieu est présent dans l'histoire, en ses épisodes les plus difficiles et tragiques. Une présence se manifeste, qui dit que Dieu n'abandonne pas, qu'Il est avec et pour ceux qui souffrent.

## Conversion personnelle

« La consolation est un accroissement de foi, d'espérance et de charité. »<sup>8</sup> Travailler dans des conditions difficiles, périlleuses et souvent désespérées met au défi celui qui s'y risque. Ce n'est pas tant le sens de son action qui fait problème, mais bien parfois le sentiment d'impuissance et de désespoir qui le guette devant l'ampleur de la tâche et l'impossibilité de la réaliser. En cela, être travailleur humanitaire dans la perspective esquissée ci-dessus ouvre un chemin de conversion dans le cœur de celui qui s'engage.

Ce chemin est une porte à un accroissement de la foi, de l'espérance et de la charité. Dans *Le courage d'être*, Paul Tillich définit la foi comme le fait « d'ac-

cepter d'être accepté ».<sup>9</sup> Nous pourrions dire que l'espérance naît grâce au courage d'être... et de demeurer dans l'obscurité. Et c'est lorsque le chemin est sans issue que nous rencontrons l'espérance : « Pour la rencontrer (l'espérance), nous devons descendre dans le rien. Et là nous rencontrons l'espérance de la manière la plus parfaite, quand nous sommes dépouillés de notre propre confiance, de notre propre force, quand, pour ainsi dire, nous n'existons pratiquement plus. »<sup>10</sup> C'est seulement là que cette vertu nécessaire au monde humanitaire, permettant de rester dans l'obscurité plutôt que de lever les yeux vers une solution imaginaire et improbable, livre le fruit qu'elle seule possède : l'inattendu de la Présence de Dieu.

Ce chemin de conversion, qui nécessite disponibilité, confiance, remise de soi, est, avec la conviction que la foi est indissociable d'une lutte pour la justice, un des fruits spirituels les plus marquants d'un engagement au JRS. Dans cet engagement, nous recevons beaucoup. Parfois nous reconnaissons ce que nous recevons. Lorsqu'il nous est donné de nommer ce que nous avons reçu et reconnu, alors jaillit pleinement la Lumière que donne l'Espérance.

L. R.

8 • Exercices spirituels n° 316.

9 • Traduction et introduction de Jean-Pierre LeMay, Cerf/Labor et Fides/Presses de l'Université Laval, Paris/Genève/Sainte-Foy 1999, 183 p.

10 • Thomas Merton, *The New Man*, Farrar Straus and Giroux, 1961, pp. 4-5.

# Romulus et Remus

●●● *Propos de **Mama Nomo***  
*Infirmière, Douala*  
*recueillis par **Michel Demierre***  
*Abbé, réalisateur, Genève*

témoignage

« Mon orphelinat s'appelle le Centre Romulus et Remus. Les gens trouvent peut-être ce titre pédant, mais il rappelle que les enfants abandonnés veulent devenir, comme Romulus et Remus, des grands personnages dans la vie. Nous, l'équipe, nous sommes comme la louve qui recueille des jeunes enfants en détresse ; notre ambition est de faire d'eux de grands responsables dans notre société.

Nous avons 71 pensionnaires, de 0 à 21 ans, mais les moins de 4 ans sont de plus en plus nombreux. Cela nous préoccupe car ça montre le degré de misère qui sévit dans la population.

Notre principale ressource, si nous pouvons dire, c'est Dieu. La précarité dans laquelle nous vivons ne nous permet pas de dire qu'on a des ressources. Tout repose sur les dons sporadiques. Ce qui nous rend très, très fragiles. Nous élaborons un budget, mais nous ne savons jamais comment on va l'exécuter. Comment ça tient le coup, je ne peux pas vous dire... Tous les jours, on se gratte la tête, on se dit qu'il manque quelque chose, mais avant la fin de la soirée, on voit quelqu'un qui vient nous apporter justement la chose dont nous avons besoin. Pour moi, ça prouve que

Dieu existe. Nous sommes tous étonnés, les enfants, les employés et moi-même, que l'orphelinat ne tombe pas. Ça marche cahin-caha mais ça fait 20 ans que ça tient le coup ; ça veut dire que la main de Dieu est dessus. Sinon, les autres ressources, ce sont les cotisations des membres (nous ne sommes qu'une dizaine à peu près, qui ne payons pas plus de 50 000 CFA par personne et par mois),<sup>1</sup> un atelier de couture et des manifestations que nous organisons.

## Se reposer sur Dieu

Alors je dis que c'est Dieu qui est au centre de notre action. J'insiste beaucoup là-dessus : nous pouvons nous reposer sur Dieu. L'intelligence de l'homme et ses moyens sont tellement limités ! Si je pouvais écrire, j'écirais un livre intitulé « Les pauvres m'ont évangélisée », parce que chaque jour que je passe à l'orphelinat me montre la présence de Dieu. La corruption sévit à tous les niveaux et nous avons parfois des ennemis plus puissants que nous. Or la difficulté finit par partir toute seule, dès qu'elle se présente, sans que nous ayons besoin de beaucoup lutter.

*Mama Nomo dirige un orphelinat à Douala, capitale économique du Cameroun. Elle a confié à Michel Demierre où elle trouve la force de poursuivre son travail, malgré un manque financier chronique, la corruption et parfois le mépris.*

1 • Environ 125 frs.

En ce qui me concerne, c'est la personne du Christ qui est mon plus grand soutien, mon modèle. Il a passé toute son existence à faire du bien, mais ce sont les gens à qui il a fait du bien qui l'ont accusé et crucifié. Si nous, chrétiens, nous voulons le suivre, nous devons nous attendre à parcourir le même chemin. C'est une force morale quand vous vous trouvez face à des difficultés que vous croyez insurmontables, et vous arrivez à les surmonter.

Quand je suis au fond de la vague, je lui dis : « Seigneur, tu dis bienheureux ceux qui croient sans avoir vu, mais tu sais que nous avons des sens et à un moment donné, ces sens ont besoin de te sentir, on a besoin de comprendre, de t'entendre, manifeste-toi. » Puis, quand les jours passent, je me rends compte qu'il m'a accompagnée puisque l'affaire a trouvé une solution à laquelle je n'ai pas beaucoup participé, que mon intelligence ne m'a pas vraiment aidée, qu'une main invisible est passé par là et a permis de résoudre le problème. Il y a une telle cohérence entre ce qui se dit dans la Bible et ce qui se passe dans ma vie ! Il suffit d'être un peu attentif et on finit par le comprendre.

Lorsque j'ai eu des problèmes avec la justice, la seule chose qui m'est venue à l'esprit face à ces gens, c'était de la pitié et la prière de Jésus : « Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font. » Même les enfants que nous encadrons finissent parfois par perdre la tête et c'est là où nous expérimentons la gratuité, lorsque, en retour, on ne reçoit qu'ingratitude ou indifférence.

## Le regard du cœur

Le souhait très précis que j'ai, c'est que le Seigneur m'accorde du personnel digne de son nom pour donner à ces

enfants une culture qui lui est propre, parce que, pour moi, ce n'est pas un centre où l'on donne seulement le savoir et le manger, mais je voudrais que l'on forme des enfants de façon intégrale. Mon souci, c'est qu'un enfant qui part d'ici, parte avec deux choses essentielles : la crainte de Dieu et l'amour du prochain. Même s'il vit avec zéro diplôme, s'il part avec ces deux éléments en poche, je crois qu'il réussira sa vie.

Je suis touchée par le regard que les gens ont parfois en venant chez nous. Ils considèrent les enfants comme des sous-enfants. C'est lamentable de voir, quand les gens arrivent, qu'ils ont fait le ménage dans leur placard, qu'ils nous donnent des affaires déchirées. Ces orphelins sont des enfants qu'on doit aimer. On devrait même les aimer plus que les autres pour essayer de panser leurs blessures, et non pas les injurier en leur donnant des choses dévalorisées, comme pour leur dire : voilà ce que vous êtes devenus.

Il faut donner quelque chose qui accompagne le sentiment que vous avez dans le cœur. Il ne s'agit pas de se décharger. Le don n'est pas une obligation. Si vous sentez que vous n'êtes pas disposé à faire un don, que vous n'avez pas les moyens de le faire, mieux vaut s'abstenir que de donner des déchets qui encombrant : donnez de votre cœur, même du cœur sans objet, plutôt que des objets sans cœur. Si notre regard ne part pas du fond du cœur, la pensée aussi ne partira pas du cœur, ce sera une pensée superficielle, une pensée méprisante et le geste le sera aussi. Quand il n'y a pas de l'amour, on est malheureux, très malheureux, même au milieu de la richesse. Sinon il n'y aurait pas tant de suicides chez les riches. »

**M. D.**

# Le cœur et l'étude pour dialoguer

● ● ● Entretien entre **Oskar Wermter s.j.**

Journaliste, Harare (Zimbabwe)

et **Adolfo Nicolàs s.j.**

Supérieur général de la Compagnie de Jésus, Rome

**Oskar Wermter :** *Vous êtes très proche de l'Asie. Dans quelle mesure l'Afrique est-elle différente, du point de vue de l'Eglise et de la société ?*

**Adolfo Nicolàs :** « Permettez-moi de commencer avec une chose que mon expérience en Asie m'a apprise : ne jamais se fier aux premières impressions. Celles-ci sont conditionnées au plus haut point par les expériences précédentes, les attentes ou les préjugés. Il m'a fallu personnellement un certain temps pour me rendre compte qu'il n'y a pas une Asie, que nous pourrions décrire en une phrase. L'Asie, c'est un nombre important de pays, de cultures, de traditions, d'histoires et de peuples. Ainsi, tant que l'Afrique demeurera pour moi

une Afrique, cela signifiera que je ne la comprends pas encore. J'espère sincèrement qu'avec une meilleure compréhension de ce continent, je me rendrai compte de la diversité de ses peuples, langues, traditions et cultures. Ainsi, on ne peut qu'établir des comparaisons concrètes et limitées, en se demandant : quelle Asie ? et quelle Afrique ? »

*Il y aura bientôt des secrétaires jésuites pour le dialogue avec les religions majeures du monde, soit l'hindouisme, l'islam et le bouddhisme.<sup>1</sup> Comment voyez-vous le dialogue avec les religions africaines, traditionnelles<sup>2</sup> ou plus contemporaines (nouveaux mouvements religieux, chrétiens autochtones menés par des « prophètes », groupes pentecôtistes, etc.) ?*

**A. N. :** « Je voudrais mentionner deux points avant de répondre à cette question. Le premier, c'est que ces secrétaires pour le dialogue avec les religions résideront dans leur lieu apostolique. Je pense, en effet, qu'il est important que le dialogue se produise à la base, là où les gens vivent leur religion. Ensuite, il faut opérer des distinctions : le dialogue avec le bouddhisme diffère complètement de celui avec l'islam. En d'autres termes, avant de penser à la coordination des

*Le Père Général des jésuites Adolfo Nicolàs a effectué un voyage en Afrique en décembre 2009, passant par le Zimbabwe. Il rappelle l'engagement des jésuites pour le dialogue interreligieux, notamment avec les religions traditionnelles africaines.*

1 • La 34<sup>e</sup> Congrégation générale des jésuites (1995) avait défini sa mission en tant que service de la foi, travail pour la justice, l'inculturation et le dialogue interreligieux. Elle avait demandé au Père Général Peter-Hans Kolvenbach d'examiner la possibilité de créer un secrétariat pour le dialogue interreligieux. Son but serait de promouvoir et de coordonner les initiatives jésuites en ce domaine et de former des jésuites aptes à devenir des spécialistes dans la quatrième forme du dialogue interreligieux, celui des échanges théologiques. (n.d.l.r.)

2 • Ancestrales, animistes... (n.d.l.r.)



## religions

initiatives pour le dialogue interreligieux, il faut attendre qu'elles se produisent au niveau de la vie dans l'Eglise et dans la Compagnie de Jésus. Je ne voudrais pas commencer par le sommet, avec quelqu'un trônant en haut et qui ne serait pas enraciné dans la vie des gens. J'espère sincèrement que le dialogue se fera en profondeur sur le terrain, touchant aux racines religieuses de chacun. Ce n'est qu'alors que nous pourrons penser à un secrétaire.

» Ce qui m'amène au deuxième point. J'espère que nous, jésuites, pourrions créer avec les autres des relations d'une telle profondeur, qu'un dialogue authentique au niveau des cœurs se produira. Si une telle relation voit le jour, les racines religieuses de chacun émergeront certainement et seront parties prenantes du dialogue.

» Les Européens, avec leurs préjugés, y compris des érudits, ont souvent par le passé considéré la religion traditionnelle comme "moins développée", "plus primitive", "moins sophistiquée"... Pourtant elle a tellement imprégné notre vie que les agnostiques européens eux-mêmes (qui se définissent comme étant à la pointe de la laïcité) continuent à avoir, de manière ouverte ou latente, un comportement qui ne se comprend que selon les catégories de la religion traditionnelle. Un érudit japonais disait : les Européens ont toujours été, et continuent à être, des "animistes", même s'ils sont réticents à l'admettre. C'est pourquoi j'espère que les membres de notre Compagnie vont prendre au sérieux ce dialogue ainsi que l'étude de la religion traditionnelle.

» La pointe principale de ce dialogue ne consiste pas en des idées, des systèmes ou des concepts. Ce qui importe, ce n'est pas le domaine de notre spécialisation, ce sont les personnes. En dialoguant, nous touchons à l'ancien et

au nouveau en termes de religiosité, de craintes, de besoins rituels et de libération intérieure. Et lorsque cela advient, il devient clair que nous devons nous-mêmes approfondir notre foi et qu'il nous faut une formation plus large afin d'être de quelque utilité à nos interlocuteurs. Le dialogue permet ainsi à chacun de découvrir le sens caché de sa propre tradition, ouvrant des chemins de purification et de croissance que l'on ne percevrait pas autrement. »

*En théologie africaine, l'« inculturation » est un mot-clé. Selon vous, sur quoi devrions-nous mettre l'accent : la liturgie, l'ecclésiologie, le mariage et la famille, la vie religieuse, les affaires de l'Etat et de gouvernance (justice sociale) ?*

**A. N. :** « Je ne crois pas que nous puissions traiter de ces questions de manière si étanche. L'inculturation, comme tout ce qui touche à la vie de la culture, ne suit pas un plan ou une théorie. Elle advient lorsque les gens impliqués se sentent libres de vivre et de s'exprimer au mieux de leurs expériences et de leurs cadres mentaux. Ceci vaut tant pour la liturgie, que pour l'ecclésiologie, le mariage, la vie religieuse ou la justice sociale. La culture est une réalité qui a sa propre vie, croissant, s'adaptant et répondant aux événements nouveaux et aux changements environnementaux. L'inculturation est une manière de vivre dans le contexte plus large de tout ce qui fait que la vie humaine est humaine. Ainsi, la rencontre de la culture et de la foi est un processus continu, s'influençant réciproquement, et, il faut l'espérer, une source de croissance et de purification continues. »

*Pensez-vous que notre engagement en tant que jésuites dans le monde du travail et dans le développement social*

*nous expose au danger de la sécularisation, qu'il risque de nous éloigner du sacerdoce, voire de l'Eglise ?*

**A. N. :** « Tout dépend de la profondeur spirituelle et humaine que nous avons atteint. Le travail social peut nous éloigner d'une vie spirituelle profonde ou, au contraire, nous aider à rencontrer le Dieu vivant dans les personnes qui souffrent. J'ai reçu un livre qui parlait d'un prêtre-ouvrier jésuite, Egide van Broeckhoven, qui, dans son nouvel environnement, vécu une haute expérience mystique. Ce jésuite belge avait entendu son appel comme étant celui d'enseigner aux autres "les profondeurs mystiques de l'amitié". Le travail social ne saurait être considéré comme aliénant lorsque nous comprenons qu'une des dimensions du sacerdoce est d'aider les gens à devenir proches de Dieu.

» A l'opposé, quelqu'un d'entièrement tourné vers des résultats concrets et tangibles en matière de justice sociale pourrait, en dépendant ainsi uniquement d'issues politiques ou sociales, s'éloigner de sa propre mission religieuse spirituelle. »

*Le Zimbabwe peine à vaincre la mauvaise gouvernance, la corruption, la violence, à rebâtir le pays avec une nouvelle constitution démocratique. Pensez-vous que la démocratie y soit possible ? Vous qui avez une vaste expérience des pays en voie de développement, en particulier asiatiques, diriez-vous que la démocratie a des racines chrétiennes et qu'en ce sens nous devons la promouvoir ?*

**A. N. :** « Je peux seulement dire que les chances de voir la démocratie prendre racines dans un pays vont de pair avec le développement et l'éducation. Il ne s'agit pas d'une éducation de type occidental, mais de la capacité à gérer l'in-

formation, à comprendre la réalité, à poser de bons jugements et à agir en conséquence. Si la population n'a pas accès à une information nécessaire et objective, si le jugement est faussé par la propagande, l'oppression et les slogans creux, et si, finalement, les décisions efficaces sont impossibles à mettre en œuvre, alors nous n'avons pas de vraie démocratie. En ce sens, tous les jésuites sont pour la démocratie, puisque nous sommes pour la croissance et la maturité humaines, puisque nous œuvrons en faveur d'une information juste et d'une éducation qui donnent aux gens la capacité de comprendre, de juger et d'agir de manière responsable ! Il ne s'agit pas d'un choix partisan pour un système politique.

» Comme tous les autres systèmes, la démocratie a besoin de temps, d'attention, d'investissement et de patience pour mûrir. J'ignore si ses racines sont chrétiennes. Pour y souscrire, je me contente de noter que les éléments qui y sont en jeu, en termes de dignité, de responsabilité, etc., sont en profonde harmonie avec ma foi. »

**O. W.**

# Méconnue théologie africaine

● ● ● Entretien entre **Jacques Berset**  
Journaliste, Apic, Fribourg  
et **Bénézet Bujo**  
Professeur à l'Université de Fribourg

*Lors du dernier Synode pour l'Afrique, les évêques africains se sont exprimés sur les spécificités de la culture africaine : sorcellerie, sacrement de la réconciliation à partir de la palabre africaine, etc. Pour Bénézet Bujo, professeur de théologie morale et d'éthique sociale à l'Université de Fribourg, ce que l'on appelle désormais « la théologie africaine » remet en question ceux qui considèrent la théologie occidentale comme universelle.*

Parmi les 29 experts nommés par le Secrétaire général du synode des évêques et approuvés par le pape, qui ont participé à l'assemblée spéciale du Synode des évêques pour l'Afrique (Rome, 4-25 octobre 2009),<sup>1</sup> se trouvait l'abbé Bénézet Bujo, spécialiste de théologie africaine.<sup>2</sup>

**Jacques Berset :** Professeur Bujo, vous affirmez que les Africains veulent un sacrement de réconciliation « à l'africaine »...

**Bénézet Bujo :** « Ils sont inclinés à se réconcilier à partir de leurs rites, mais ils ont de la difficulté à faire le lien avec le sacrement du pardon tel qu'on le conçoit habituellement en Occident. On devrait essayer d'inculturer le sacrement de réconciliation, d'intégrer des signes qui parlent à la culture africaine, par exemple en rétablissant l'arbre à palabres. Car la réconciliation est présente dans la tradition africaine, ces rites existaient même bien avant l'arrivée du christianisme sur le continent noir. Dans certaines ethnies, on tue une vache et on la mange ensemble pour sceller la réconciliation. Quand la communauté est trop pauvre, on se contente d'utiliser des symboles. On lit l'Evangile ensemble quand il y a des problèmes de couples, par exemple. Au cours du Synode pour l'Afrique, il y a eu

une proposition pour encourager les théologiens dans ces processus d'inculturation. »

*Comment faire pour inculturer la théologie dans la réalité africaine ?*

**B. B. :** « Il faudrait notamment étudier la religion traditionnelle africaine au niveau universitaire, avoir des diplômes de théologie africaine, connaître les langues locales... Les Pères synodaux, en parlant de la pastorale, ont évoqué les problèmes que l'on rencontre avec la sorcellerie. Celle-ci revient en force, pas seulement à la campagne mais également en ville. Les évêques ont recommandé que chaque diocèse nomme un exorciste à son service. »

*Les « forces occultes » sont donc bien présentes ?*

**B. B. :** « Cette croyance aux esprits n'est pas morte, alors que l'on aurait pu imaginer que la modernité aurait effacé tout cela... Même les intellectuels africains y croient. Dans les sociétés traditionnelles, les sorciers sont les surveillants de

1 • Cf. **Michel Demierre**, « Un continent en attente », in *choisir* n° 592, avril 2009, pp. 15-17. (n.d.l.r.)

2 • Auteur, notamment, de *Introduction à la théologie africaine*, Academic Press Fribourg, Fribourg 2008, 160 p. Voir la recension de cet ouvrage à la p. 38 (n.d.l.r.)

l'ordre établi par les ancêtres. Ce sont en quelque sorte les gardiens de l'ordre public ! Ils reviennent par la porte de derrière dans notre société moderne où chacun a tendance à croire qu'il est libre de faire ce qu'il veut, notamment avec l'argent ! La société se croyait sécularisée, et pourtant l'Afrique ne l'est pas : les sorciers reviennent semer peurs et craintes. Les gens de pouvoir, les riches, doivent compter avec eux. »

*On pourrait croire que les chrétiens africains ont dépassé le stade des croyances traditionnelles.*

**B. B. :** « Être chrétien ne suffit pas. Nous avons reçu ce qui est venu d'Europe ; cette façade reste, mais le soubassement de la culture africaine n'a pas disparu. Le christianisme que l'on vit est une interprétation de l'Évangile selon la culture occidentale. L'Occident a interprété sa culture de façon à ce que les chrétiens européens puissent vivre l'Évangile, tandis que l'Afrique a reçu l'Évangile déjà mâché selon la culture européenne !

» Il faut se rappeler que les missionnaires étrangers travaillaient la main dans la main avec les puissances coloniales et que l'Évangile lui-même fut proclamé dans ce contexte imbibé de préjugés. Les Africains ont ainsi développé une culture de la résistance. Dans le silence et la patience, la religion et les cultures africaines sont rentrées dans le maquis. Elles attendent leur heure, elles n'ont pas disparu. La religion de type européen, c'est comme la politique et la démocratie, c'est en surface. En dessous, la réalité est bien différente.

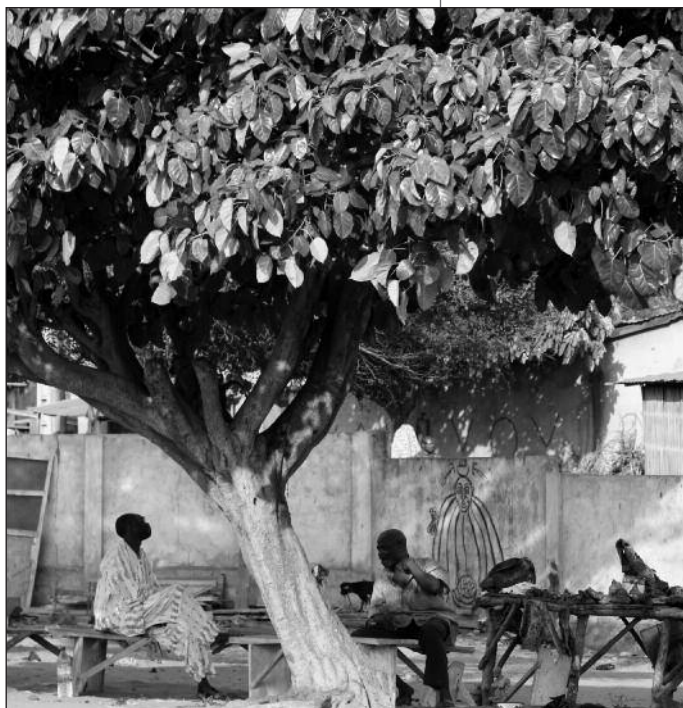
» Les urnes, par exemple, sont étrangères à la palabre, c'est pourquoi l'inculturation s'impose plus que jamais car, en Afrique, le monde mystique, le Dieu unique des ancêtres qui est le même que celui des chrétiens, les esprits, les sor-

ciers sont partout présents. Beaucoup de chrétiens en Afrique sont influencés par le monde invisible ; on est en face d'une autre rationalité qu'en Occident. Le monde des esprits accompagne toujours et partout l'Africain et, à mon avis, le christianisme est toujours resté assorti avec cette réalité. »

*Le christianisme africain est-il définitivement différent du christianisme occidental ?*

**B. B. :** « C'est une réalité, mais il n'y a pas là que du négatif. Nous rencontrons dans le christianisme africain des aspects positifs qui peuvent enrichir le christianisme dans son ensemble. Inversement, la culture occidentale peut transformer positivement certains aspects de la culture africaine. Par exemple, dans certaines traditions africaines, on tuait à une certaine époque les enfants jumeaux ou seulement l'un des

*Palabre sous un arbre (Togo)*



deux. Si on fait l'exégèse de cette pratique, c'était au nom de la vie que l'on pratiquait ainsi. Les gens pensaient que la femme qui accouchait de jumeaux avait été infidèle, elle avait eu deux hommes. Les jumeaux représentaient alors un danger ! A l'heure actuelle, avec les connaissances médicales, on comprend d'où viennent les jumeaux. Il n'y a plus ce genre d'angoisse. Ainsi, une catéchèse moderne sur le sens de la vie peut changer des pratiques séculaires. Une "tradition moderne" se recrée positivement, tout en restant fidèle à la conception ancestrale qui est celle de l'abondance de la vie en Afrique.

» Autre exemple, les griots sont sacrés pour les gens et ils y croient. Quand les griots prennent position contre les mutilations sexuelles, la situation peut changer positivement. »

*L'Eglise comprend-elle qu'elle peut partir de ces énergies positives pour proposer son message ?*

**B. B. :** « Les évêques africains ont dit au synode qu'il fallait étudier la tradition du point de vue interdisciplinaire et couronner ces études par des diplômes universitaires, non seulement dans les pays africains, mais également dans les Universités pontificales, à Rome ! Les théologiens africains - et les autres aussi - ne doivent pas seulement lire saint Thomas d'Aquin, de Lubac, Congar, Karl Rahner ou Hans Urs von Balthasar. Il leur faut connaître les jésuites camerounais Engelbert Mveng<sup>3</sup> et Meinrad Hebga,<sup>4</sup> le professeur Vincent Mulago Gwa Cikala Musharhamin, un grand pionnier qui a fondé le Centre d'études des religions africaines (CERA) à l'Université catholique de Kinshasa. Ce prêtre de l'archidiocèse de Bukavu a été consultant au Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux et membre de la Commission théologique internationale à Rome. On les ignore ici, dans nos universités, et cela doit changer !

**J. B.**

## Etude des langues bibliques

L'Atelier romand de langues bibliques (ARLB) propose une nouvelle session d'étude du grec et de l'hébreu, pour lire la Bible dans les langues d'origine. Elle s'adresse à tous : débutants, progressants, avancés.

Pour le grec : **du 1 au 4 juillet 2010**  
renseignements : A. Lise Fink  
☎ ++41 (0)24 454 11 88

Pour l'hébreu : **du 2 au 4 juillet 2010**  
renseignements : Michel Jémelin  
☎ ++41 (0)21 369 11 16  
[www.langues-bibliques.ch](http://www.langues-bibliques.ch)

Inscriptions : N.-D. de la Route  
CH-1752 Villars-sur Glâne/FR  
☎ ++41 (0)26 409 75 00  
[secretariat@ndroute.ch](mailto:secretariat@ndroute.ch)

3 • Théologien, professeur, poète, artiste, Engelbert Mveng fut, entre autres, secrétaire général du Mouvement des intellectuels chrétiens africains (MICA) et secrétaire général de l'Association œcuménique des théologiens africains (AOTA). Il a été assassiné en avril 1995. (n.d.l.r.)

4 • Anthropologue et philosophe, Meinrad Hebga s'est battu pendant trente ans pour faire admettre l'existence de la sorcellerie. Il est l'auteur de *La rationalité d'un discours africain sur les phénomènes paranormaux*, Harmattan, Paris 1998, 362 p. (n.d.l.r.)



# Guérisseurs et chirurgiens

## La santé vue par les Africains

●●● **Michel Legrain**, Joinville-le-Pont (F)

*Missionnaire spiritain, professeur à l'Institut catholique de Paris<sup>1</sup>*

A côté des hôpitaux et des dispensaires de conception occidentale, se sont maintenues et partiellement transformées les officines offrant les services de ceux et celles que l'on englobe généreusement sous le terme générique de *tradipraticiens*. Une appellation qui peut quelquefois camoufler de véritables charlatans. A l'évidence, le couple médecine-occidentale et médecine-traditionnelle est loin de vivre en heureuse harmonie. Mais ces querelles d'experts ne traumatisent pas outre mesure le commun des Africains. Pour beaucoup d'entre eux, il demeure usuel d'aller d'un lieu à un autre, en quête d'une guérison toujours aléatoire. Même lorsqu'ils demeurent très attachés aux soins traditionnels, la plupart des Africains reconnaissent volontiers les extraordinaires prouesses des techniques médicales occidentales, spécialement lorsque les résultats crèvent les yeux, par exemple dans la chirurgie réparatrice. Ils déplorent par contre l'anonymat des soins et l'absence d'un accompagnement personnalisé dans beaucoup de grands hôpitaux, tant en Occident qu'en Afrique.

La médecine traditionnelle, elle, s'efforce de traiter le malade en même temps que son environnement familial habituel, introduisant ainsi de la densité humaine et relationnelle lors de l'application des décoctions d'herbes, de plantes et d'écorces retenues pour soulager simultanément le patient et son groupe d'appartenance.

### Des passerelles

Riche de laborieuses années d'études et de pratique de la médecine traditionnelle africaine, Eric de Rosny, plutôt que de souligner les oppositions entre les médecines occidentales et les médecines propres aux cultures africaines, s'est appliqué à relever certaines passerelles révélatrices entre ces deux approches. Par exemple, dit-il, la psychanalyse d'inspiration freudienne « fait remonter lentement, par évocation, des scènes traumatisantes vécues dans le passé, demeurées actives mais refoulées dans l'inconscient. Elles ont marqué nos relations d'enfant avec notre entourage, au point de déterminer notre comportement actuel en société et de rendre celui-ci infantile. L'effet de surface est libérateur. A voir la manière dont les devins font découvrir à leurs visiteurs, par petites tou-

*A côté des grandes Eglises nées sous d'autres cieux et installées en Afrique noire en même temps que les colonies, différentes familles religieuses ont aussi vu le jour. Elles se sont efforcées de rassembler en leur sein les avantages des cultures traditionnelles, avec certains apports des religions importées. Il en est pour les religions comme pour les techniques, tels les soins de santé.*

1 • Spécialiste des questions du mariage, **Michel Legrain** vient de publier trois livres sur *L'Eglise catholique et le mariage en Occident et en Afrique*, L'Harmattan, Paris 2009, t. I, 176 p., t. II, 430 p., t. III, 266 p.

ches, un monde secret de relations conflictuelles que ceux-ci ne peuvent ou n'osent pas à eux seuls faire venir au jour, on est tenté de comparer les deux parcours. »<sup>2</sup>

En terre africaine, de telles démarches ne semblent pas plus contradictoires que les emprunts techniques qui viennent compléter ou supplanter telle ou telle manière coutumière de gérer la vie quotidienne. A l'opposé de ce que des esprits essentiellement rationnels pourraient penser, ces nouvelles constellations existentielles connaissent parfois des fructifications durables, à travers des capacités d'adaptation étonnantes. Bien des observateurs sociaux et religieux en prennent acte, excluant a priori tout jugement de valeur. Ils constatent simplement que certains chevauchements culturels enfantent parfois de l'inédit, à l'instar de nombreux croisements végétaux ou animaux.

## Au-delà des préjugés

Contrairement aux religions locales qui prennent en compte la gestion spirituelle des mentalités et des pratiques coutumières, les Eglises chrétiennes d'import-

tation, elles, ont eu tendance à tenir pour diableries les démarches de soulagement et de désenvoûtement qu'elles découvriraient, tout comme les appels au secours adressés aux esprits et aux ancêtres. Selon une triste habitude commune à l'ensemble des populations dominantes, on discrédite aisément ce que l'on n'a pas apprivoisé et expérimenté chez soi. Ainsi, on a souvent traduit systématiquement par sorciers un terme indigène qui signifie aussi *guérisseurs* ou *devins*. Ce mauvais regard culturel révèle un totalitarisme à peine voilé.

Elevés dans cet esprit de survalorisation d'un christianisme de facture occidentale, les cadres africains autochtones, évêques et prêtres en tête, ont tendance à porter un regard de condescendance vis-à-vis des démarches religieuses de leurs propres anciens. Et même lorsque Rome se déclare aujourd'hui davantage ouverte à l'accueil de telle ou telle coutume chère aux Africains, beaucoup d'évêques en place n'y adhèrent concrètement qu'à dose homéopathique, craignant une perte des repères catholiques établis et un regain de paganisme.

A leur décharge, reconnaissons que certaines initiatives locales se sont vite avérées contre-performantes, faute d'un discernement suffisant et d'une préparation adéquate du côté des populations. Toutes ces résistances face à la nouveauté démontrent simplement, une fois encore, que les structures mentales mises en place très tôt, tant pour l'individu que pour son groupe d'appartenance, résistent bien davantage que les décideurs en chambre ne se l'imaginent.

M. L.

Marché aux fétiches à  
Lomé (Togo)



2 • *La nuit, les yeux ouverts*, Seuil, Paris 1996, p. 212.

# SOS médiateurs !

## La diversité linguistique, enjeu stratégique

● ● ● **Christophe Büchi**, Lausanne  
Journaliste

Doit-on activement soutenir les langues locales et minoritaires ou au contraire laisser la concurrence jouer librement, afin que le meilleur gagne ? Une question qui se pose avec insistance à nos sociétés multiculturelles en voie de métissage.

Le débat est particulièrement aigu dans notre pays, caractérisé par un antique multilinguisme. C'est notamment sur le plan scolaire que les positions s'affrontent. L'enseignement des langues a même fait l'objet de votations populaires dans plusieurs cantons, responsables en matière d'instruction publique, fédéralisme oblige. Quelles langues faut-il enseigner dans les écoles publiques, et dans quel ordre ? Dans une série de cantons alémaniques, des initiatives populaires ont exigé que l'on renonce à enseigner deux langues étrangères dans les écoles primaires. Au grand soulagement des défenseurs des langues nationales, ces initiatives ont été rejetées. Leur acceptation aurait sans doute été fatale à l'enseignement du français dans les écoles alémaniques.

Pour l'instant, les cantons s'en tiennent à un compromis fragile : chaque canton est libre de choisir l'ordre dans lequel les langues sont enseignées à l'école, à condition qu'en bout de chemin, les élèves atteignent des compétences égales dans une seconde langue nationale et en anglais. La question se pose de sa-

voir combien de temps encore cette digue censée contenir la vague de l'*anglomania* tiendra.

Sur le plan national aussi, la politique des langues occupe les esprits. Il y a quelque temps, un éminent parlementaire fédéral, représentant du parti radical, le conseiller aux Etats zurichois Felix Gutzwiller, a joyeusement enfreint un tabou helvétique. Il a demandé la reconnaissance de l'anglais comme cinquième langue nationale. Certes, ce ne fut qu'un ballon d'essai, botté en touche par les adeptes des langues autochtones, mais la question, tôt ou tard, va refaire surface, c'est certain.

### Sur le plan international

L'Union européenne (UE) est confrontée à des questions similaires. Elle compte actuellement 27 membres et 24 langues officielles, ce qui signifie que tous les documents essentiels doivent être produits en 24 versions, toutes égales par ailleurs. Trois langues - le français, l'anglais et l'allemand - sont reconnues langues de travail. En réalité, seules deux langues - l'anglais et le français - sont utilisées couramment.

Mais il y a plus : au Parlement européen, toutes les langues officielles sont admises et toutes les interventions en principe traduites. Or, si l'on voulait assurer la traduction de chaque langue officielle

*Avec la mondialisation des flux migratoires et des communications, la place des différentes langues dans le domaine public devient un enjeu politique majeur. Le « tout-à-l'anglais » est-il l'avenir radieux de la planète ou faut-il au contraire miser sur la diversité linguistique ? Une chose est certaine, notre « village global » a besoin de traducteurs-médiateurs culturels. Un rôle sur mesure pour l'Europe et la Suisse.*

dans toutes les autres, on obtiendrait 840 combinaisons ! Aussi, pour simplifier un peu le travail, les traducteurs ont recours à des langues-relais. Malgré cela, l'effort consacré à la traduction est considérable : un tiers des employés de l'UE avec un degré universitaire sont des traducteurs.

L'Union est donc une grande entreprise de traduction. Dès lors on ne s'étonnera pas si la question des langues hante ses instances. Faut-il perpétuer le régime linguistique actuel ou doit-on le simplifier en faisant de l'anglais la langue véhiculaire de l'UE ? Vaste débat.

La communauté scientifique internationale, elle, semble avoir déjà tranché pour le recours systématique à l'anglais. A quelques exceptions près, toutes les disciplines scientifiques sont passées à l'anglais comme seule véritable langue de communication internationale. Publier ses résultats de recherche en anglais devient *un must* - non seulement dans les sciences naturelles, mais de plus en plus aussi dans les sciences humaines. Et dans l'enseignement universitaire, même dans les pays européens non-anglophones, l'anglais s'impose de plus en plus, surtout à partir du degré du *master* (sic).

Certes, quelques pays résistent encore - avant tout la France - et combattent pour que leurs langues locales restent des langues scientifiques à part entière. Mais la plupart ont d'ores et déjà abandonné la lutte. Même la Suisse, si fière de ses quatre langues nationales, a de plus en plus recours à une cinquième. Ainsi, pour obtenir un financement du Fonds national de la recherche scientifique, les chercheurs en psychologie et en économie doivent adresser leur demande en anglais (*La Liberté*, 9 décembre 2009).

Cela semble choquant. Reconnaissons cependant que de sérieux arguments militent pour le recours à l'anglais.

## Latin des temps modernes

N'est-ce pas une bénédiction que, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité - à moins qu'on parte de l'hypothèse, discutable, d'une langue originelle commune -, on dispose d'une langue réellement mondiale ? La langue anglaise ne serait-elle pas une sorte de latin des temps modernes, en version véritablement mondiale ?

Car, indéniablement, la diversité des langues constitue un problème pour l'homme. Qui n'a pas vécu, lors d'un voyage, cette situation désespérante : vouloir se faire comprendre mais ne pas y arriver ? Parfois, la barrière des langues peut être un mur infranchissable entre les hommes. D'ailleurs, les grands livres de l'humanité ont essayé d'éclairer ce fait fondamental de la condition humaine qu'est la diversité des langues, le plus fameux de ces récits étant l'histoire de la tour de Babel contenue dans le livre de la Genèse. Selon l'interprétation qu'en a donnée l'exégèse chrétienne, la diversité des langues relèverait d'une punition divine.<sup>1</sup>

Il n'est dès lors guère surprenant que l'humanité ait depuis toujours songé à un moyen miraculeux pour surmonter cette division profonde ; d'où le vieux rêve d'une langue universelle et simple. La tentative la plus achevée a donné

1 • Pour une autre interprétation de ce mythe, voir, entre autres, **Claude-Gilbert Dubois**, « Babel, un tremplin vers l'avenir », in **Olivier Pot** (dir.), *Origines du langage. Une encyclopédie poétique*, Seuil, Paris 2007, 574 p.

naissance à l'espéranto. Mais aujourd'hui, grâce à l'anglais, ne sommes-nous pas en train de réaliser le rêve des inventeurs de l'espéranto ?

## Les dangers

Il y a cependant danger. Celui que l'anglais ne se contente pas de se placer à côté des autres langues mais qu'il les écrase. Aujourd'hui déjà, des langues meurent tous les jours. Certes, ce n'est pas seulement la « faute » de l'anglais ; cela est aussi dû à l'emprise d'autres grandes langues internationales, comme le chinois mandarin ou l'espagnol. Force est de constater qu'un nombre de plus en plus grand de locuteurs parle un nombre de plus en plus restreint d'idiomes.

Le linguiste Claude Hagège a consacré une bonne partie de sa carrière à mettre en garde contre cette perte de « biodiversité » culturelle.<sup>2</sup> Chaque langue est une fenêtre sur le monde. Quand une langue meurt, une partie du patrimoine humain

disparaît avec elle.<sup>3</sup> En fin de compte, la diversité des langues, aussi embêtante puisse-t-elle être parfois, constitue une merveilleuse richesse. Il faut affirmer sans cesse la joie de la diversité ! Il faut « imaginer Babel heureux » !

Le « tout-à-l'anglais » ne constitue donc pas un modèle porteur d'avenir. D'ailleurs, le principe de réalité enseigne que dès que l'on essaie d'imposer un modèle culturel unique, des résistances se font jour et des conflits sont programmés. L'anglo-américain domine indéniablement en tant que langue de communication internationale, mais le monde est loin d'en vouloir faire le recours obligé. En dehors de ces considérations idéelles, il y a d'autres raisons plus terre-à-terre pour affirmer qu'il faut prendre soin de la multitude des langues. Ne pas tenir compte de la diversité linguistique peut mener à la débâcle, même sur le plan militaire. Mathieu Guidère, professeur de traductologie à l'Université de Genève, a démontré dans un livre atterrifiant que l'échec des Etats-Unis en Irak était dû aussi au fait que les troupes d'intervention n'arrivaient tout simplement pas à se faire comprendre par les Irakiens, faute de traducteurs compétents et fiables, loyaux envers l'employeur et en même temps acceptés par la population.<sup>4</sup>

Encore récemment, une dépêche d'agence nous apprend que la lutte contre le terrorisme est entravée aux Etats-Unis par un grave manque de traducteurs disponibles.

## La diversité de l'UE, une force

Ainsi, le monde moderne, transformé selon la fameuse formule de Marshall McLuhan en un « village global », n'a pas besoin seulement de traducteurs, mais davantage encore de véritables pas-

2 • Voir, par exemple, *Halte à la mort des langues*, Odile Jacob, Paris 2002, 381 p., ou le *Dictionnaire amoureux des langues*, Plon, Paris 2009, 736 p.

3 • Boa Sr, la dernière représentante du groupe Bo, une des dix tribus qui composent le peuplement indigène des îles Andaman (sud-est de l'Inde, Golfe du Bengale), s'est éteinte le 26 janvier dernier. Elle avait connu les colons britanniques, l'occupation japonaise et survécu au Tsunami de 2004 en grimant sur un arbre. Depuis une quarantaine d'années, elle était la dernière représentante des Bo. Pas même les tribus voisines ne pouvaient comprendre son répertoire de chansons et d'histoires. Les linguistes estiment que le groupe de langues spécifique des îles Andaman daterait d'environ 70 000 ans. Elles sont menacées de disparition. L'ONG Survival international a lancé une campagne pour les protéger. (n.d.l.r.)

4 • *Irak in Translation. De l'art de perdre une guerre sans connaître la langue de son adversaire*, Jacob-Duvernay, Paris 2008, 192 p.



seurs et médiateurs culturels. Or favoriser la médiation, n'est-ce pas la vocation première de l'Europe ?

On a pu dire que l'extraordinaire ascendant culturel et politique qu'a pris l'Europe dans l'histoire était dû essentiellement à la diversité culturelle et linguistique des régions qui la composent. Cette diversité, loin d'être un facteur d'affaiblissement, aurait constitué dans le passé la force principale de ce petit continent aux marges de la grande Asie. Il s'ensuit que pour préserver cette force, l'Europe doit veiller, au présent et à l'avenir, à conserver et à renforcer cette diversité.

Ce n'est donc pas le recours systématique à l'anglais qui correspond le mieux au « génie européen », mais le soin mis dans la diversité linguistique. Comme l'a dit Umberto Eco : « La langue de l'Europe est la traduction. »

Un groupe d'intellectuels autour d'Amin Maalouf a montré ce que cela pourrait signifier concrètement. Dans un rapport remarquable soumis à l'Union européenne en 2008, il a proposé que l'UE prône la notion de « langue personnelle adoptive ». Tout Européen serait ainsi encouragé à choisir librement une langue distinctive, différente de sa langue identitaire, et différente aussi de sa langue de communication internationale.<sup>5</sup>

## Helvetia mediatrix

Favoriser la médiation culturelle, voici aussi un beau rôle pour la Suisse, pays des bons offices et du multilinguisme. L'idée suisse par excellence, résumée par la formule un peu éculée de l'« unité dans la diversité », c'est la médiation. L'auteur bernois Fritz Ernst, dans un essai éclairant, justement intitulé *Helvetia mediatrix* (1946), a montré que la Suisse a toujours eu une vocation de

créateur de ponts entre les cultures et les langues. Les exemples sont profusion. Pensons à Madame Germaine de Staël et au « groupe de Coppet » qui, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, ont ouvert les franco-phones au monde germanique.

Ce rôle de « faiseur de ponts », la Suisse le joue encore, mais hélas ! insuffisamment. Certes, dans le domaine littéraire par exemple, grâce à la « collection CH », des auteurs écrivant en français, en allemand, en italien ou en rhéto-roman sont traduits dans les autres langues nationales. Certes, les hautes écoles suisses, entre autres l'Université bilingue de Fribourg et l'Université de Lausanne avec son Centre de traduction littéraire, dépensent une certaine énergie à promouvoir les échanges interculturels. Mais on est encore loin de faire de ce domaine une véritable spécialité, une image de marque ou, pour utiliser un terme à la mode, un *cluster*.

Le travail de médiation culturelle accompli en Suisse est encore trop souvent tributaire d'une vision nationale ou euro-centriste. Or chaque immigré pourrait être un médiateur culturel, à condition qu'il le veuille - et que nous le voulions.

**Chr. B.**

Pour en savoir plus :

**Fichier français,**  
*Côtoyer - cohabiter,*  
plaquette éditée à l'occasion du 50<sup>e</sup> anniversaire du Fichier français de Berne, Berne 2009,  
[www.fichier-francais.ch](http://www.fichier-francais.ch)

5 • **Amin Maalouf et al.,** *Un défi salutaire. Comment la multiplicité des langues pourrait consolider l'Europe,* Bruxelles 2008.

## Haiti

Merci Gladys pour m'avoir réveillée de ma culpabilité de ne pas avoir donné d'argent pour Haïti ! Réveil qui m'a conduite à la question que je me posais ce matin en me regardant dans le miroir « Quel visage j'ai ? » Je m'explique. Je n'ai pas pu donner d'argent pour Haïti comme j'avais pu le faire pour le tsunami. Pas de motivation cette fois-ci. Cependant, je ressens une immense tristesse pour toutes ces personnes prises dans cette effroyable catastrophe. Mais je ressens aussi de la rage contre nous-mêmes qui sommes incapables de comprendre et surtout de vivre unis et en amour avec Dieu pour le meilleur qu'il ne cesse de nous donner. Rage contre notre incapacité à nous poser les vraies questions : « Pourquoi le tsunami et d'autres catastrophes ? » « Qu'est-ce qui fait que nous avons accepté que le peuple d'Haïti ne puisse se nourrir à sa faim ? » « Pourquoi ce sont les peuples les plus démunis qui subissent souvent ces catastrophes naturelles ? » « Sont-elles si naturelles que ça ? » La nature est de Dieu, la catastrophe est dénaturée !

Je ne veux plus être dualiste, j'aimerais apprendre que de mon regard et de mon attitude dépendent mon avenir et celui des autres. Réaliser le meilleur, ainsi Dieu annulera le pire. Je crois en Dieu parce qu'il me sauve de ce monde dualiste dans lequel il nous faudrait vivre pour le meilleur et le pire. Merci beaucoup pour vos articles qui engendrent de belles remises en question.

**Pascale Quadri**  
Nyon

## Sur les lieux du drame, après le séisme

On imagine le pire, mais la confrontation brutale avec la réalité crue vous projette au-delà. L'arrivée de nuit dans les faubourgs de Port-au-Prince plongé dans le black-out vous donne à deviner une ville fantasmagique. Les ruines d'une maison

écroulée dansent sous le reflet vacillant d'une lampe de pétrole. Contraste saisissant : voici que surgit au tournant d'une rue la masse blanche, intacte et illuminée de l'ambassade américaine, sans doute l'un des rares édifices de la place construits dans le respect des normes antisismiques. Tous égaux, mais certains plus que d'autres...

C'est la nuit, mais la foule est là, dans les rues non éclairées. Normal, quand plus de la moitié des maisons sont détruites et les autres, fissurées, peu sûres en ce temps de répliques sismiques. Alors on dort à la belle étoile, sous des tentes de fortune pour les plus fortunés, et pour les autres avec « pour ciel de lit un bout de ciel » (Gilbert Bécaud).

Pays de paradoxes ! Sur la Place Saint-Pierre à Pétionville, un camp pour sans-abri. Les enfants jouent au cerceau en nous courant entre les jambes et en riant. Bienheureuse insouciance ! Des marchandes se sont installées dans les ruelles du camp. Des femmes lavent le linge ou les enfants, avec un petit peu d'eau disponible. Au cœur même de la détresse se fait sentir la pulsation de l'envie de vivre !

Sur les lieux de distribution de nourriture, l'« éternel masculin » se manifeste parfois, au grand dam des femmes, pour être les premiers servis, en utilisant la force physique. Mais la solidarité est là, et les portions obtenues vont être partagées et réparties. Quelque part en province, une famille de deux personnes a ouvert ses portes pour accueillir seize membres de la parenté ayant du fuir Port-au-Prince !

Décidément, j'ai le sentiment que malgré tout subsiste l'essentiel, « cette petite espérance qui n'a l'air de rien du tout. Cette petite fille espérance. Immortelle. » (Charles Péguy).

**Charles Ridoré**  
Villars-sur-Glâne

# Familles de cinéma

●●● **Guy-Th. Bedouelle**, Angers (F)  
 Recteur de l'Université catholique de l'Ouest

**Tetro, de Francis Ford Coppola**

Francis Ford Coppola est l'un des réalisateurs américains majeurs. Sa trilogie sur les familles de la mafia (*Le parrain*) et *Apocalypse Now* (1979) sont devenus des classiques. Son père était compositeur et sa fille Sonia, qui a réalisé *Lost in Translation* (2002), s'est également imposée par la subtilité et la maîtrise de ses films. Les Coppola sont « une famille d'artistes ».

Son dernier film, *Tetro*, est une reconstruction lyrique, éclatée, dérangeante et finalement magnifique de rapports familiaux, qui mêle tous les arts, conférant au cinéma comme une fonction de réconciliation. *Tetro*, qui veut dire « sombre » en italien, est le nom qu'a choisi l'aîné des fils d'un chef d'orchestre mondialement connu, Carlo Tetrocini. Il s'est réfugié en Argentine et vit avec une compagne qu'il a rencontrée à l'asile psychiatrique où il

« *Tetro* »



a été autrefois interné. Il se consacre à l'écriture, mais personne n'en a jamais pu lire la moindre ligne.

L'action commence au moment où il est rejoint par son jeune frère, qui travaille sur un paquebot faisant escale à Buenos Aires. A la veille de ses dix-huit ans, Bennie espère renouer avec celui qui peut l'éclairer sur leur famille, mais qui l'accueille de façon très hostile.

Lentement, se met en place, par une série de retours en arrière, de rêves et de scènes violentes, le thème multiple de la dépossession, de la rivalité artistique, du vol de la renommée et même de la filiation. Le père, tyrannique et narcissique, qui se veut « le seul génie de la famille », avait dépouillé son propre frère de sa réputation musicale. De même Bennie va-t-il découvrir le manuscrit secret de *Tetro* et, après l'avoir déchiffré, l'adapter pour le théâtre par lui-même.

Ces variations sur Caïn et Abel peuvent apparaître compliquées, à la limite du mélo, mais Coppola en fait un drame puissant aux multiples ramifications. Il s'appuie sur deux acteurs étonnants. *Tetro* est interprété par le Français Vincent Gallo, dont le visage émacié et les yeux exorbités font penser à Antonin Artaud dans ses apparitions furtives au cinéma, tandis que Bennie est joué par Alden Ehrenreich, qui a l'âge du rôle et auquel un regard étonné et une bouche sensuelle confèrent une touchante vulnérabilité. Filmé en noir et blanc, sauf pour les évocations du passé, *Tetro* est une variation sur la lumière qui éclaire mais aussi éblouit.

Cette trame autobiographique avait déjà été utilisée par Coppola dans *Rusty James* (1982). Cette fois-ci, la rivalité fraternelle est redoublée par la concurrence artistique. Mais elle est transcendée par la complexité des personnages, entre haine et amour, solidarité familiale et égotisme du créateur, qui semble nourri d'un art appris, engendré, exalté par leur famille elle-même. Dans cet apprentissage familial, on peut s'appuyer sur le génie des autres, se voir révéler son propre talent mais aussi en douter, le comparer. La mise en scène baroque, ses fulgurances, donnent à ce thème un écrin de choix. Le réalisateur avait comme assistant son propre fils, Roman Coppola.

## A la mémoire de Balsan

Le premier film de Mia Hansen Løve, *Tout est pardonné* (2006), avait été produit par Humbert Balsan qui était une figure remarquable du cinéma français et s'est suicidé en février 2005 à la suite de problèmes financiers très graves. Il avait été découvert par Robert Bresson, lui octroyant le rôle lumineux de Gauvain dans *Lancelot du Lac* en 1974.

« Modèle » et non acteur, Humbert Balsan avait consacré toute sa vie au cinéma dans une des tâches les plus nécessaires et des plus ingrates, celle de producteur indépendant.<sup>1</sup> Ardent défenseur du cinéma d'auteur, il avait soutenu quantité de jeunes cinéastes et aussi ceux qui avaient du mal à réaliser leurs œuvres en dépit de leur génie, comme l'Egyptien Youssef Chahine ou le Hongrois Béla Tarr. C'est d'ailleurs le finance-

ment d'un film de ce dernier, *L'homme de Londres*, qui a occasionné l'angoisse du producteur.

Plus et mieux qu'un hommage, Mia Hansen Løve a fait un film, *Le père de mes enfants*, à la mémoire de Balsan, sans que son nom soit jamais prononcé. C'était une entreprise risquée. Mais c'est bien lui, avec un acteur qui lui ressemble (Louis-Do de Lencquesaing) : même discrétion aristocratique, sachant faire deviner une même passion mais aussi un même tourment.

Seule une femme, sans doute, pouvait avoir l'idée de raconter les choses du point de vue de la famille du producteur, appelé ici Grégoire Canvel. Sa femme, une Italienne racée, prendra à cœur de terminer le film que devait produire son mari. N'est-ce pas elle qui parle dans le titre du film ? Car il y a leurs trois filles qui occupent le centre de l'œuvre avec leurs jeux, leurs tristesses, et bientôt leur sentiment d'abandon. L'aînée est attirée par un jeune cinéaste débutant qui est interprété par le frère de Mia, Hansen Løve. On est vraiment en famille.

La beauté de cette œuvre insolite vient de l'authenticité qui se dégage d'une fiction qui doit tout à la réalité. On pouvait si facilement tomber dans la sentimentalité ! Ou bien sur la dénonciation du pouvoir de l'argent. Il n'en est rien, peut-être parce que le film est fondé sur l'estime et la reconnaissance, qualités rares et précieuses. Elles existent aussi dans la famille du cinéma. Et n'est-ce pas aussi prouver que l'amour du cinéma, qui a conduit Humbert Balsan vers son destin tragique, a bien pour mission, comme il le pensait, de faire revivre ?

G.-Th. B.

**Le père de mes enfants, de Mia Hansen Løve**

1 • Voir l'entretien que nous avait accordé Humbert Balsan, « Faire exister les films qu'on aime », in *Pierre d'angle*, n° 4 (1998), Aix-en-Provence, pp. 167-182.

# Un moderne par inadvertance

## Henri Rousseau

● ● ● **Geneviève Nevejan**, Paris  
Historienne de l'Art

**Henri  
Rousseau,  
Fondation  
Beyeler, Bâle,  
jusqu'au 9 mai**

En acquérant *Le lion, ayant faim, se jette sur l'antilope* (1898-1905) du Douanier Rousseau, Ernst Beyeler inscrivait une tendance marginale à l'histoire de la modernité que livre sa collection. Aujourd'hui, c'est l'ensemble de l'œuvre d'Henri Rousseau que l'institution célèbre à l'occasion du centenaire de la mort de l'artiste. Non loin des Picasso ou des Kandinsky de la collection Beyeler, l'exposition rétrospective confirme les liens, souvent inconscients, de l'artiste avec ses contemporains les plus modernes.

Aujourd'hui on salue en lui la prémonition de la modernité ; en son temps, il était plus volontiers l'objet de quolibets que de louanges. « Henri Rousseau fait des horreurs qui font sourire », écrivait-on dans la presse de l'époque. Les journalistes évoquaient « ce moment d'hilarité » causé par ce « badigeonneur de paysages pour tir à la carabine » (*Journal*). « C'est à mourir de rire », renchérisait *Le Matin*. Cela n'empêcha pas Picasso d'acquérir plusieurs œuvres de lui, notamment un *Portrait de femme* exposé à la Fondation, dont il ne se sépara jamais, ce qui était pour le peintre des *Demoiselles d'Avignon* une marque de reconnaissance assez rare. « La première œuvre du Douanier que j'eus l'occasion d'acquérir est née en moi avec un pouvoir obsédant (...) C'est l'un des

plus véridiques portraits psychologiques français. »

Parmi les peintres, généralement peu enclins à flatter leurs congénères, figure le peintre d'origine suisse Félix Vallotton. Attentif à la scène parisienne, il écrivait dans *La Gazette de Lausanne et Journal suisse* du 25 mars 1891 : « Rousseau devient plus stupéfiant d'année en année... C'est un terrible voisin : il écrase tout. Son tigre dans la jungle (*Surpris !*) est à voir : c'est l'alpha et l'oméga de la peinture. »

Le grand public, pour ne pas dire le public tout court, peina à se rallier à ce type d'appréciation. Pendant l'Entre-deux-guerres, Charles Edouard Jeanneret et Amédée Ozenfant, perçus pourtant pour les dignes hérauts de la modernité, lui concédaient « d'être l'un des beaux peintres de l'époque dont l'art est purement traditionnel ». Pour le plus grand nombre, le Douanier Rousseau restait une sorte de soliste au milieu des ténors de l'art moderne. Lui-même, dans la notice autobiographique qu'il rédigea, confessait sa différence : « Il s'est perfectionné de plus en plus dans le genre original qu'il a adopté. (Il) fait partie des Indépendants, depuis longtemps déjà, pensant que toute liberté de produire doit être laissée à l'initiateur dont la pensée s'élève dans le beau et le bien. »



Né en 1844, il était différent, pour appartenir à une autre génération dont il traversa les révolutions esthétiques, en témoin direct mais insensible, qu'il s'agisse de l'impressionnisme, du post-impressionnisme, du fauvisme ou du cubisme. Il n'en était pas inculte pour autant.

## Multiple inspirations

Etonnamment, ses emprunts sont prodigieusement nombreux et divers. Il savait s'inspirer pour ses jungles de modèles persans, japonais ou médiévaux. Les références les plus antithétiques pouvaient se côtoyer. Dans *Surpris !*, Rousseau n'hésite pas à se référer aux peintres de l'Académie, notamment Joseph Wencker, élève de Jean-Léon Gérôme. Dans *Le lion, ayant faim*, l'animal emprunte son attitude à celle de la panthère d'une gravure d'un certain Leloi, publiée dans *Le musée des familles* en 1842.

La part exotique de son œuvre ne se situait pas non plus aux antipodes des aspirations contemporaines. L'Europe n'étendait-elle pas ses frontières coloniales, maritimes et scientifiques ? L'ailleurs, auquel aspire et cède Gauguin, inspire également Jules Verne et Pierre Loti, que Rousseau a portraituré dans *Portrait de Monsieur X* (Pierre Loti). L'emploi de l'octroi lui-même est envoûté par ce désir d'exotisme, sans jamais franchir les portes de Paris. Les paysages des confins, le peintre les imagine dans les serres des jardins des plantes. « Quand je pénètre dans ces serres et que je vois ces plantes étranges des pays exotiques, il me semble que j'entre dans un rêve. »

Reste que, stylistiquement, il échappe à tous les classements. Il serait aussi faux qu'injuste de le rattacher à la peinture

naïve. Au dire du poète Alfred Jarry, son plus ardent défenseur, né comme lui à Laval, il avait un tempérament d'enfant. C'était la base de sa candeur et de sa profonde sincérité. Il n'était naïf ou primitif que parce qu'il était autodidacte. Le qualificatif avait en son temps une connotation péjorative. Il n'en sera plus de même sous la plume de Malraux qui soulignait que ce « style infantilement puissant et un peu rustique appartenait plus volontiers aux poètes ». Cette marque primitive deviendra une qualité éminemment positive.

Si l'on s'accorde à lui reconnaître l'intuition de la modernité, son art diffère cependant de celui de l'avant-garde par la multiplicité des thèmes que la Fondation Beyeler énonce avec exhaustivité. Encore une fois, l'artiste se démarque de ses contemporains fauves ou cubistes qui élisent quelques thèmes tout au plus. Le répertoire du Douanier embrasse ceux-ci avec avidité et y adjoint des scènes de genre, la peinture d'histoire, les portraits individuels ou collectifs, les vues urbaines, rustiques ou exotiques. L'autre peintre qui partageait cette appétence pour les sujets multiples est peut-être Robert Delaunay - auquel Rousseau doit, par ailleurs, d'avoir échappé à la fosse commune. On décèle dans leurs œuvres un semblable enthousiasme pour la modernité. Le Douanier représente la Tour Eiffel, quand Degas en demande la démolition. Il emplit ses ciels de ballons et de dirigeables, particulièrement dans *Les pêcheurs à la ligne*.

Il rejoint les plus jeunes de ses contemporains qui, tels Picasso, Braque, Van Dongen ou d'autres, veulent réinventer le langage artistique. Comme eux, il refuse le diktat des règles et l'obédience littérale à la réalité, au profit de l'imaginaire. Il n'a jamais eu besoin de connaître les jungles du Mexique pour en restituer la densité, la richesse et l'étrangeté.

## expositions

*La charmeuse de serpent*, présentée à la Fondation, est exemplaire de la singularité et même de l'étrangeté du Douanier Rousseau. La perspective aérienne ne doit rien à la réalité illusionniste, l'éclairage est faux, pourtant le charme s'opère ainsi que le titre l'indique. Ce tableau avait été peint pour la mère de Robert Delaunay. Ce dernier, pionnier de l'abstraction et ami de Rousseau, ne le revendit à l'audacieux collectionneur Jacques Doucet qu'à condition qu'il fût légué au Louvre. Ce qui fut fait en 1936. En 1907, lorsque l'œuvre fraîchement exécutée fut présentée, le critique Eufen Hoffmann relevait « des effets d'un caractère étrange ». Il s'agissait à l'époque d'un compliment hardi.

## Unique

Le plus juste serait de reconnaître que le Douanier Rousseau est unique, ce que l'on peine à admettre dans une société qui a l'esprit grégaire. Ceci expliquerait

« *La charmeuse de serpents* », 1907



qu'il eut tant de mal à être reconnu. Il est difficile d'admettre toute vraie nouveauté. Le fait de ne se rattacher à aucun mouvement constitué, comme l'impressionnisme, le fauvisme ou le cubisme en son temps, transforme l'incompréhension en isolement. Quelques-uns surent très tôt percevoir l'importance de l'artiste. Son contemporain et premier biographe Wilhelm Uhde écrivait dès 1911 : « Quand on écrira l'histoire de l'art de cette époque, on mettra à la première page le nom d'Henri Rousseau. »

Si l'on excepte Wilhelm Uhde, Félix Vallotton et le jeune écrivain Alfred Jarry, Henri Rousseau ne suscita l'admiration qu'après sa mort (1910), auprès de la nouvelle avant-garde que composaient Robert Delaunay, Kandinsky, Brancusi et leurs défenseurs, Apollinaire et le poète et critique Blaise Cendrars. Ses premiers collectionneurs au début du XX<sup>e</sup> siècle sont aussi les peintres les plus novateurs, tels Picasso, Serge Férat, Delaunay, le cubiste américain Max Weber et Kandinsky. Force est de constater ce que les expressionnistes, en particulier le peintre allemand Max Beckmann, lui doivent.

Les surréalistes aussi apprécieront ce climat « d'inquiétante étrangeté » qui règne dans ses tableaux et qui inspirera Giorgio de Chirico. André Breton notait d'ailleurs : « D'intérêt dérisoire au point de vue réaliste, ces œuvres sont bel et bien de ressort surréaliste avant la lettre, au même titre que les premiers Chirico. »

G. N.

# Le républicain vertueux

## 50<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Camus

● ● ● **Gérard Joulé**, *Epalinges*  
Ecrivain et traducteur

Albert Camus incarnait la vertu dans la pensée française des années d'après-guerre. Une vertu d'humaniste et non de terroriste, car Saint-Just et Robespierre furent eux aussi vertueux. Il fut consciencieux, honnête et probe. Mais quoi, vait-on reprocher à un homme d'être bon fils, bon époux, bon ami ? A côté de lui, Sartre et Malraux, qui ont plus de génie que lui, font un peu figures de diables, de voyous, de cabots.

Si Dieu n'existe pas, tout est permis, dit un personnage de Dostoïevski. Si Dieu n'est pas, tout est absurde, dira Camus, qui s'en tiendra à cette fragile assurance sans en tirer nécessairement toutes les conséquences. Il aurait pu dire : « Dieu n'existe pas car le Mal existe », comme Sade. Camus n'a pas vu le Mal, il n'a même pas vu le diable qui obsédait tant et Luther et Baudelaire, il a vu l'Absurde. Dans ce cas, comment continuer de vivre, si l'on veut être logique et honnête et accorder ses actes à ses pensées ? Ne vaut-il pas mieux quitter immédiatement un navire que ne gouverne aucun capitaine ?

Ce sont de telles questions, qu'on tenait jadis pour « existentielles », que Camus a remuées toute sa vie sans pouvoir les trancher, et c'est ce qui a amené un théologien catholique comme Henri de Lubac à parler du drame de l'existentialisme athée.

Puis le drame algérien est arrivé, et là non plus Camus n'a pu trancher.

Le prix Nobel a couronné en lui l'humaniste et l'honnête homme, comme on couronne un premier prix de version latine ou de vertu républicaine. Il l'a accepté avec modestie car il n'était pas assez méchant pour refuser une gentillesse, comme le fut quelques années plus tard Jean-Paul Sartre pour qui être humaniste, c'était appartenir aux bourgeois et capitalistes. Sartre vous somrait de choisir votre camp et Camus refusait d'être l'otage d'un camp ou d'un autre. Et c'est ainsi que le modèle de ce qu'on appela « la littérature engagée » ne put s'engager à fond dans rien, car il ne voulait pas se sentir pris au piège d'une adhésion inconditionnelle et qu'il avait des amis et des loyautés dans chaque champ. Je soupçonne les gens du Nobel d'avoir couronné en lui l'homme qui se pose des questions plutôt que l'homme qui apporte des réponses, la réponse et la foi étant antipathiques à l'esprit moderne.

Ses romans, *L'étranger*, *La peste*, et son théâtre ont pour héros un seul personnage : l'homme abstrait, avec une majuscule (Rieux, Sisyphe ou Caligula). L'homme métaphysique, unidimensionnel, confronté à l'absurdité du destin.

En relisant Camus, on a la nostalgie de ces temps héroïques où la religion et la métaphysique, qui ne faisaient qu'un, étaient prises au sérieux. Dieu n'était pas encore tout à fait mort. On n'avait pas encore imaginé une religion sans Dieu. On était déchiré, tourmenté, révolté, qu'on fût athée ou croyant, et on n'était pas prêt à vendre sa révolte et son âme pour un plat de lentilles. Sartre bataillait contre Camus et Mauriac, Daniélou renvoyait la balle à Garaudy, Berl ou Raymond Aron. Tous ces personnages semblaient sortir d'un roman de Dostoïevski, aucun n'avait encore fait sa paix avec le monde ni avec son âme.

Derrière Camus, il y a, philosophiquement parlant, Kierkegaard, Nietzsche et Dostoïevski, les pères de l'existentialisme et de cette foi qui passe toute raison. Il y a le Dieu d'Abraham qui n'est pas du tout celui des philosophes. Il y a même le *credo quia absurdum* de Tertullien et de Pascal. Camus rejette le *credo* et conserve l'absurde. Mais cet

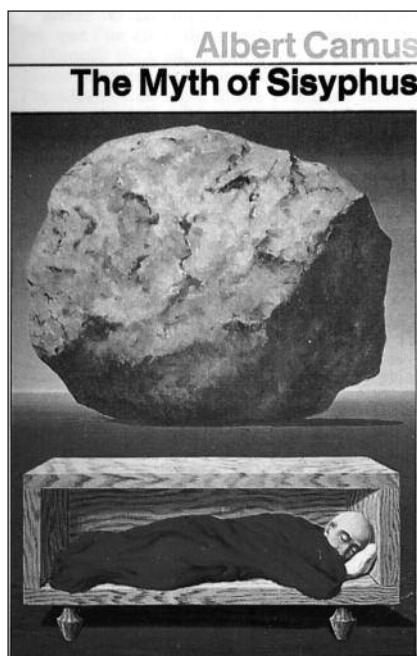
absurde, il ne pourra l'universaliser - ce que Kierkegaard n'a jamais été tenté de faire, enfermé qu'il était dans sa singularité et son unicité et ne pouvant ni ne voulant se mélanger au pluriel. Tel n'était pas la position de Camus, qui voyait dans les hommes des frères. C'est tout de même fou comme cet athée tenait encore au christianisme dont il n'était à tout prendre que la version laïcisée !

## Le suicide

Il était naturel qu'un athée comme Camus se posât la question du suicide et de la peine capitale. Si Dieu est mort ou s'il n'existe pas, le suicide est justifié et la peine capitale ne l'est pas. Si Dieu existe, c'est le contraire, et c'est pourquoi de Maistre et Baudelaire ont pu écrire sur la peine capitale les pages célèbres que l'on connaît.

Ainsi, Camus écrit-il à la première ligne du *Mythe de Sisyphe* : « Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide. » Si, en effet, la vie est mauvaise, vaine, absurde, il est à la fois stupide et lâche de la part de l'homme de la subir et d'attendre passivement que la mort vienne plus ou moins tard y mettre un terme. La dignité humaine doit refuser un jeu dont elle ne veut pas être dupe et en sortir par un acte de sa volonté. Telle est la solution de la vie absurde par le suicide. Non seulement un suicide personnel et positif, mais un suicide de principe où l'homme qui se détruit invite toute l'humanité, dont il est le représentant, à le suivre dans la mort.

Mais là, après ces paroles fières et nobles, voilà que *L'homme révolté* se termine sur le ton de la moins justifiable utopie et de la plus petite bourgeoisie, si nous osons employer ce terme. La pensée du Midi imitée de Nietzsche triomphe



des ténèbres de la nuit révolutionnaire russe, et même la pensée du Midi vu par Pagnol, avec le pastis sur la Canebière et la partie de boules après la sieste ! L'Europe est triste, la Méditerranée lui réapprendra la joie. « Nous choisirons Ithaque, la terre fidèle, la pensée audacieuse et frugale. » On voit le ton. C'est déjà celui du Club Med et des *Nourritures terrestres* de Gide. Nous préférons l'honnêteté des conclusions du *Mythe de Sisyphe* : elles ne rusaient pas avec le désespoir et nous aimions mieux cette rigueur lucide aux fallacieuses espérances.

La grandeur et la faiblesse de Camus furent d'être déchiré. Ce déchirement fait bonne impression dans un temps où les hommes ont horreur des certitudes. Ne pouvant se résoudre à l'athéisme froid, raisonné et dogmatique d'un Sartre, ni à la foi raisonnée et dogmatique d'un Claudel, il flottait. Ce flottement fit sa célébrité. Si ceux qui sont censés savoir et conduire ne savent pas, alors ils sont proches du peuple qui n'est pas instruit et de la mère de Camus qui n'avait pas été à l'école. Dans les siècles où le doute fut érigé en valeur suprême, on baptisa ce flottement d'« humanisme ». Pour d'autres, au contraire, il manquait par trop de cette vertu essentielle que Stendhal, et Nietzsche à sa suite, appelaient « méchanceté », et qu'ils allaient chercher chez les papes, les condottieres de la Renaissance.

Camus n'avait pas non plus le fanatisme des personnages de Dostoïevski, disciple de ce Nazaréen qui disait qu'il était venu dresser le fils contre la mère et le père contre la bru. Camus ne voulait faire de peine à personne, pas plus à sa mère, qu'au petit peuple ou à son pays. Il fut pendant dix ans le maître à penser d'une jeunesse sans boussole et, après sa mort, un sujet idéal de rédaction et de baccalauréat. La quatrième République

avait trouvé son maître à douter et l'université sa justification morale. Camus est mort dans un accident d'automobile un certain 4 janvier 1960. S'il avait vécu, se serait-il satisfait de ce rôle et de ce costume qu'on lui taillait sur mesure, lui qui avait loué le smoking qu'il portait le jour de sa réception du prix Nobel ? Serait-il sorti de sa gentillesse pour montrer les dents ?

## Embaumement

Qui sont aujourd'hui ses descendants ? Je ne parle pas des professeurs qui le prennent pour sujet de thèse et qui, croyant le tirer d'un vague purgatoire, contribuent un peu plus à son embaumement. La jeunesse contemporaine ne semble pas tourmentée par la question de savoir si Dieu existe ou pas. Cette question est même devenue, si j'ose dire, inconvenante, incongrue et politiquement très incorrecte. Il y a, comme on dit dans notre langue d'aujourd'hui, des sujets qui fâchent et tout ce qui n'est pas consensuel n'a pas voix au chapitre. Camus aurait-il, face à l'islam, défendu les valeurs laïques, républicaines et méditerranéennes ?

Le désespoir d'une génération ne passe pas à l'autre. Nous sommes entrés dans un monde où plus rien n'est transmissible, pas même le sentiment de révolte et d'absurdité qui hantait les hommes de la génération de Sartre, de Camus et de Malraux, qui étaient désespérés parce que Dieu était mort. Citerons-nous le nihilisme esthétisant du nietzschéen Cioran, qui a joué du violon pendant cinquante ans sur l'air de Dieu est mort, sans oser ajouter « bon débarras », car il était trop bien averti de ce qui allait lui succéder ?

G. J.

Sous la direction de **Jean-Yves Guérin**, *Dictionnaire Albert Camus*, Robert Laffont, Paris 2009, 974 p.

**Catherine Camus**, *Albert Camus. Solitaire et solidaire*, Michel Lafon, Neuilly-sur-Seine 2009, 206 p.



# Regards d'un poète

**Georges Haldas**  
*Le Vin de l'Absolu*  
 Entretiens avec  
 Serge Molla  
 L'Age d'Homme,  
 Lausanne 2009, 247 p.

De ces entretiens qui se déroulent pour l'un d'eux dans la période du grand âge, il ressort que le poète « paysan du ciel » a passé et repassé dans son champ (celui des Ecritures) et y a labouré encore et encore... à n'en plus finir. Les Ecritures affirme-t-il, il ne faut pas seulement les lire, il faut les vivre, et dans ces entretiens s'y rapportant, c'est à travers l'*Etat de Poésie* que s'exprimera Georges Haldas, et non en tant que théologien ou exégète.

Onze chapitres couronnés d'un poème... cela fait douze... chiffre symbolique. Des thèmes comme la nostalgie, l'art et la beauté, le vide et le plein, la philosophie, la politique, l'histoire, la patrie, la sexualité, la famille et bien sûr la vigne et le vin nouveau sont présentés, discutés et analysés. On est émerveillé par la fraîcheur, la vivacité, l'audace et la clarté d'esprit qui jaillissent du poète, guidé, il faut bien le souligner, par un interlocuteur de haut vol.

Je retiendrai dans cette profusion de démonstrations quelques regards qui m'ont beaucoup touchée. Tel celui de « la graine d'éternité en chacun qui fait qu'on vit dans le temps et celui de la mort. Mais cette pépite fait que nous portons en nous quelque chose qui transcende la mort. » Cette graine est présente au cœur du mal comme du bien... C'est parfois, dit-il, quand on commet des choses vraiment nocives et irréparables qu'on prend conscience tout d'un coup de ce qu'on appelle le Bien. Et de citer Paul Klee : « La vraie réalité est derrière, invisible, l'art ne reproduit pas le visible, il rend visible. Il y a une métamorphose constante des réalités qui est de l'ordre de la vie. »

Parlant du vide et du plein, le poète rappelle que le Christ a refusé au désert la puissance. Parce que la puissance, c'est le plein, et le Christ a dit « oui » au vide qu'est la pauvreté. La pauvreté en esprit, le vide essentiel, appellent la plénitude, celle de l'Absolu. Ce chapitre donne le vertige et me remplit d'admiration.

Le regard du poète sur la politique, la violence et la non-violence demanderait aussi qu'on s'y arrête... « A chaque homme de décider s'il veut prendre le parti de la non-violence pour lutter contre la violence ou s'il veut y répondre par la violence. » Le Christ n'est pas plus avec un Chinois qu'avec un Allemand ou un Brésilien. Il est avec chacun d'entre eux mais pas avec leur patrie. Il n'y a pas de territoire pour lui, pas de patrie christique et il ne faut pas sacraliser les lieux. Dans les temps que nous vivons, il est bon de se l'entendre dire !

Le poème qui couronne les onze chapitres est un bijou. Merci à Georges Haldas de nous dire « qu'on le boira ensemble assis des deux côtés d'une longue table son vin d'éternité ».

**Marie-Luce Dayer**

# Ethique, un livre remarqué

Disons d'emblée que cette *Introduction* est en fait une somme, et que la modestie des concepteurs cache ce qu'a de proprement remarquable ce volumineux ouvrage. Remarquable par son architecture, par l'équilibre de ses parties, par la diversité de ses perspectives et par la rigoureuse honnêteté de son information.

La base, pourrait-on dire, est formée par la distinction entre morale et éthique, donc entre l'impératif et l'exigence, alors même que, finalement, ce sont des valeurs également « exaltantes » qui sont en jeu : la justice et le bien.

La structure est indiquée par les trois verbes qui forment le sous-titre : *penser, croire, agir*. Une éthique doit être pensée, raisonnée ; elle doit obéir à un souci d'organisation dans la confrontation avec des domaines « théoriques » voisins en humanité, tels que la philosophie, la psychologie, la sociologie... Elle doit être consciente de ses sources, qui ne se limitent pas à la raison mais qui impliquent généralement une croyance religieuse, et pour les chrétiens la foi en une révélation. Enfin, elle doit se comprendre dans sa relation aux situations de l'existence et à l'action collective. C'est pour quoi « l'ouvrage est réparti en trois sections : *Ethique, morale et religion, fondements philosophiques et théologiques ; Finitude, transcendance et responsabilité ; L'éthique au cœur de l'humain et du monde.* »

Dans l'impossibilité de rendre justice à chaque auteur, ni de citer tous les sujets, disons que la première partie présente

une fructueuse tension entre les considérations d'E. Gaziaux sur *Le statut de la raison en éthique...* ou de B. Baertschi sur les *Valeurs et vertus*, et les apports de D. Müller et d'A. Thomasset sur *La place de l'éthique en théologie* et sur *La place de l'Écriture en éthique théologique*.

La deuxième partie présente une tension comparable entre, d'une part, la contribution commune des deux directeurs de l'entreprise, *Christologie et éthique*, puis *Sanctification et vie dans l'Esprit* (K. Lehmkuhler), et, d'autre part, l'approche théologico-philosophique de J.-D. Causse sur *Le mal, la faute et le péché*. Sans oublier une tension constitutive entre le thème de *L'homme créé et la nature* (Ph. Bordeyne) et celui de *La responsabilité* (Fr. Dermange).

La troisième partie se partage entre des thèmes qui relèvent de l'homme vivant, sexué, malade, mortel - avec un passionnant article de M.-J. Thiel sur *Le commencement et la fin de la vie* -, et divers aspects de l'éthique de la vie sociale et de la politique.

La diversité des points de vue, le tracé du développement historique des questions traitées et la confrontation des arguments entre traditions chrétiennes assurent à cet ouvrage une hauteur de vue que je souligne et salue sans restriction aucune.

**Philibert Secretan**

Sous la direction de **Jean-Daniel Causse et Denis Müller**, *Introduction à l'éthique. Penser, croire, agir*, Labor et Fides, Genève 2009, 672 p.

## ■ Théologie

**Bénézet Bujo*****Introduction à la théologie africaine***

Academic Press, Fribourg 2008, 160 p.

Ce petit volume est le résumé de cours donnés par Bénézet Bujo entre 2004 et 2006 à l'Université de Fribourg où il est professeur d'éthique au sein de la section germanophone de la Faculté de théologie de cette institution. Etrange parcours pour ce prêtre congolais (RDC) qui enseigna d'abord à Kinshasa, un des premiers centres de ce que l'on a coutume d'appeler la « théologie africaine ».

Cette expression et son contenu donnèrent lieu jadis à de beaux débats dans l'université de cette capitale africaine. L'auteur doit encore s'en souvenir. A cette époque, les jeunes théologiens africains essayaient de se démarquer de leurs maîtres européens, repérant dans leurs propres traditions les thèmes de leur recherche. Curieusement, ce fut un religieux belge qui leur ouvrit la piste, le Père Tempels, dans laquelle allaient s'engouffrer les Tshibangu, les Mulago et autres grands ténors « zairois » de ce temps. Chacun apportant sa marque particulière.

Bénézet Bujo sait donc de quoi il parle quand il passe en revue ces nouveaux modèles de réflexion, ordonnés pourtant selon le schéma classique de la théologie académique occidentale. Son livre nous vaut un survol rapide de la christologie (Jésus comme chef, guérisseur, proto-ancêtre, maître initiatique), de l'ecclésiologie (communion des vivants et des morts, Eglise-famille arbitrée par la palabre), de l'eschatologie (immortalité individuelle et communautaire) et de l'éthique (personne et liberté, droits humains, avortement, etc.). Une initiation donc, citant une foule d'auteurs africains, évoqués en surface plutôt qu'approfondis et critiqués. De quoi susciter l'envie de mener une recherche plus en avant.

Je demeure toutefois perplexe devant cette synthèse à l'échelle de tout un continent. Peut-on parler aujourd'hui encore d'« une » théologie africaine, alors que les centres de recherches se sont démultipliés ces dernières décennies, depuis Le Cap jusqu'à Dakar ? L'Afrique, pas plus que l'Europe, ne prétendent présenter une vision théologique unifiée, compte tenu de la gamme et de la diversité linguistique et confessionnelle qui caractérisent ces continents. La recherche

menée par l'auteur - on ne saurait lui en faire grief - demeure donc trop limitée à cette portion d'Afrique qui fut la sienne voici bien des années. Ce qui n'enlève rien à l'intérêt qu'on découvre à le lire.

Guy Musy

**Gilles Emery*****La Trinité******Introduction théologique à la doctrine catholique sur Dieu Trinité***

Cerf, Paris 2009, 208 p.

Voici une catéchèse solide et pédagogique de Gilles Emery, dominicain, professeur à la Faculté de théologie de Fribourg, consacrée au mystère de la Trinité, mystère central de la foi et de la vie chrétiennes. D'emblée l'auteur précise qu'il a renoncé à présenter les grandes synthèses trinitaires de la théologie du XX<sup>e</sup> siècle, en particulier celles de Karl Barth et de Hans Urs von Balthasar. Il n'a pas pu non plus présenter les contributions des mystiques, comme celles de Catherine de Sienne ou de Jean de la Croix, ni la réflexion théologique de la Trinité dans le dialogue interreligieux.

Comme la Trinité constitue le cœur de la foi chrétienne, le théologien se doit de montrer le lien intime que toutes les autres réalités de la foi entretiennent avec celle-ci. Cette tâche engage une lecture réfléchie des Ecritures, ainsi qu'une étude de l'enseignement de l'Eglise (en particulier des conciles qui ont exprimé la foi ecclésiale en la Trinité).

La connaissance croyante de la Trinité repose sur la révélation à travers des événements historiques et des paroles qui y sont liées. Ces événements sont l'Incarnation du Fils de Dieu ainsi que l'envoi du Saint-Esprit à l'Eglise lors de la Pentecôte. Concrètement, c'est lors des liturgies sacramentaires (baptême, confirmation...) que les chrétiens entrent dans le mystère du Dieu Trinité, en particulier à chaque eucharistie.

La recherche d'une meilleure compréhension du mystère trinitaire est attisée, selon une ligne de saint Thomas chère à l'auteur, par la quête du bonheur en Dieu. Dès maintenant, nous rappelle l'Ecriture, nous sommes appelés à être joyeusement habités par la Trinité : « Si quelqu'un m'aime, dit le Seigneur, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui, et nous ferons chez lui notre demeure » (Jn 14,23).

Ainsi, enseigne le Frère Emery, la théologie trinitaire est un travail de purification de l'intelligence pour s'approcher du mystère de Dieu et aussi un exercice de sagesse contemplative tendu vers la vision de l'amour incessant et unifiant entre les trois personnes divines.

Monique Desthieux

#### Sous la direction de

**Benoît Bourguine, Joseph Famerée,  
Paul Scolas**

#### ***Qu'est-ce que la vérité ?***

Cerf, Paris 2009, 178 p.

Le IX<sup>e</sup> colloque de théologie dogmatique de la Faculté de théologie de l'Université de Louvain porte sur la vérité. Qu'est-elle, se demandent les auteurs. Un ensemble d'énoncés définitifs ? L'objet d'une recherche jamais aboutie ni achevée ? L'appréciation personnelle d'un état de déclaration ? Si la vérité est un bien vital, elle ne se laisse pas réduire à une seule forme ni à une seule formule. La problématique est clairement posée par Benoît Bourguine et se résume dans un propos limpide. Il recommande « deux postures dans la recherche de la vérité. La première est liée à la pluralité des niveaux de la vérité, la seconde à la visée de son unité ». Pluralité des niveaux : c'est ce dont témoigne la diversité des domaines étudiés par les participants : vérité vécue personnellement, vérité du vivre ensemble, vérité scientifique, vérité juridique, vérité racontée et comprise... Quant à la vérité une, c'est une visée que dans la foi nous relient à l'amour et à l'espérance. L'amour interdit d'en faire une arme, l'espérance interdit d'en préjuger. En Christ, elle est une Personne et un mystère ; en tant qu'idée, elle demeure une énigme trouée de quelques certitudes. Livre à recommander aux relativistes impénitents et aux absolutistes égarés.

Philibert Secretan

y invite en Mt 6,6 : « Retire-toi dans ta chambre, (...) prie ton Père qui est là, dans le secret. » Cette prière, appelée de consentement et qui ouvre à la contemplation, vient des Pères grecs. On la trouve aussi, par exemple, au XVII<sup>e</sup> siècle chez Jean Joseph Surin et aujourd'hui chez Frère Roger de Taizé. Le Père Keating ne réserve pas cette prière aux moines. Bien au contraire, il souhaite donner aux laïcs les moyens de « vivre la dimension contemplative de l'Evangile en dehors du cloître ». Il décrit une démarche, en expose les difficultés, mais aussi les fruits. Ce n'est pas un traité, ni une méthode. L'auteur indique comment parvenir au silence intérieur et comment faire de ce silence de 20 à 30 minutes une prière. Il nous conduit à la vie spirituelle. « La prière de consentement favorise la guérison de nos blessures. »

Une première édition en anglais a paru en 1986 ; vingt ans après, l'auteur a complètement remanié son texte (la version française est maintenant accessible). L'ouvrage en devient beaucoup plus clair. Il met à profit toutes les objections entendues lors des nombreuses sessions qu'il anime depuis plus de deux décennies, comme ce printemps encore à Montréal. « L'itinéraire spirituel est un long voyage » et Thomas Keating nous y mène avec un enthousiasme rapidement partagé par le lecteur.

Jean-Daniel Farine

#### **Anselm Grün**

#### ***Les huit secrets du bonheur***

*La voie octuple des Béatitudes*  
Salvator, Paris 2008, 192 p.

« La philosophie est depuis toujours *ars bene et beate vivendi*, c'est-à-dire l'art et la manière de mener une vie bonne et heureuse. » Partant de là, l'auteur se penche sur les conceptions du bonheur qui sont diverses et multiples. Des philosophes de l'Antiquité aux philosophes contemporains, en passant par Boèce, Thomas d'Aquin, Kant, Freud, la conception du bonheur varie. Si, dans la Bible, l'homme heureux est celui qui suit les commandements de Dieu, dans le Nouveau Testament, il est celui qui écoute et suit la parole de Jésus. Le sermon sur la montagne va permettre à Anselm Grün d'approfondir sa réflexion.

#### Spiritualité

#### **Thomas Keating**

#### ***Prier dans le secret***

Anne Sigier, Québec 2009, 209 p.

Thomas Keating, cistercien américain, nous propose de redécouvrir une prière traditionnelle, la prière du silence, comme Jésus nous

Pour certains, les Béatitudes sont des paroles de consolation, pour d'autres, elles sont des exhortations éthiques et mystiques, nous conduisant, étape après étape, sur le chemin de la perfection. En ces temps de dialogue avec les autres religions, la ressemblance des Béatitudes avec « le noble sentier octuple » de Bouddha permet à l'auteur de conduire un parcours où des ponts seront jetés entre les deux.

Se basant sur un texte de Joseph Ratzinger et sur l'interprétation des Béatitudes qu'en avait faite l'Eglise primitive, Anselm Grün présente une voie permettant de réussir sa vie... de mener une vie saine et d'être heureux. Le sermon commence par cette phrase : « Voyant les foules, il gravit la montagne. » Laquelle, dans toutes les religions, a une signification spirituelle (proximité avec Dieu, lien entre ciel et terre). St Augustin relia les Béatitudes aux sept prières du *Notre Père*, à la fois dons de Dieu et tâches que l'homme doit essayer d'accomplir sans relâche.

Divisé en trois parties, cet essai fait d'abord une esquisse des situations individuelles et des contextes sociaux, puis évoque ce que chaque Béatitude peut éveiller chez un lecteur contemporain et enfin tente de mettre à jour les conseils que Jésus prodigue pour trouver la voie du bonheur dans notre quotidien. Ces paroles réveillent en nous, dit l'auteur, la force que Dieu nous a donnée pour redescendre de la montagne, vers les sombres vallées et vers les précipices de ce monde, pour, peut-être, le transformer, le rendre plus miséricordieux, plus juste.

Marie-Luce Dayer

**Gabrielle Nanchen**  
***Saint-Jacques de Compostelle***  
*De Suisse en Galice,*  
*un chemin vers soi-même*  
 Mondo, Vevey 2009, 108 p.

Encore un livre sur le Chemin de Compostelle, me direz-vous ! Oui, mais pas n'importe quel livre ! Le sous-titre, *un chemin vers soi-même*, attire déjà l'attention, et qui a rencontré Gabrielle Nanchen (dont on connaît les engagements politiques et solidaires) sait qu'elle partage très simplement sa grande sensibilité et ses expériences existentielles. Oui, elle a parcouru le Chemin de Suisse en Galice, en plusieurs étapes, et elle révèle son cheminement intérieur et ses

découvertes, ce qui n'est pas le cas de nombreux auteurs qui ont écrit sur ce sujet. « Au fil de mes errances, écrit-elle, j'ai découvert une chose que je ne connaissais pas [...] un besoin vital [...] un sentiment ou une émotion qui vous met le cœur, le corps et l'esprit comme en état d'apesanteur [...]. C'est je crois ce que l'on appelle la joie. » Expérience partagée par la « pèlerine » que je suis. Dans un style fluide, Gabrielle Nanchen raconte la longueur du Chemin de Compostelle sans jamais ennuyer le lecteur. Et pour compléter le récit, les merveilleuses photos de Jean-François Hellio et de Nicolas Van Ingen en révèlent les beautés si variées.

Marie-Thérèse Bouchardy

## ■ Questions de société

**Charles Maccio**  
***Chrétiens et justice sociale***

Chronique sociale, Lyon 2010, 304 p.

Un vieux routier de l'analyse sociale rassemble ici les références qu'un chrétien doit connaître pour se situer face à la justice sociale : depuis les bons auteurs de l'Antiquité grecque et latine jusqu'à la dernière encyclique sociale du pape Benoît XVI, en passant par les Pères de l'Eglise et les personnalités chrétiennes qui ont marqué le paysage social d'aujourd'hui : Chico Whitaker, l'un des fondateurs du Forum social mondial, Madeleine Delbrêl, prophète de l'implantation de l'Eglise en cités ouvrières, le dominicain Joseph Lebreton, fondateur d'Economie et humanisme, ainsi que des penseurs de tous bords, le protestant Paul Ricœur, les jésuites Gaston Fessard et Pierre Teilhard de Chardin, l'économiste François Perroux, les philosophes Jacques Maritain, John Rawls et Michael Walzer, les théologiens Marie-Dominique Chenu, dominicain, et Henri de Lubac, jésuite.

Ce livre, pratique avant tout, très pédagogique, et qui met sous les yeux du lecteur les textes mêmes, n'évite cependant pas certaines approximations. Le lecteur sera surpris d'apprendre que « la justice s'attaque aux causes, la charité aux conséquences », ou encore, à propos de sainte Thérèse d'Avila, que « la pauvreté religieuse permet de ne pas se préoccuper des besoins temporels » : les pauvres du monde apprécieront !

Etienne Perrot



**Michel Cool**

***Pour un capitalisme au service de l'homme***

*Paroles de patrons chrétiens*

Albin Michel, Paris 2009, 216 p.

Tous les patrons ne sont pas pourris, loin s'en faut. A côté de comportements injustifiables, fleurissent des attitudes, non pas idéales, mais soucieuses des conséquences humaines, écologiques et sociales, tout autant qu'économiques. L'ancien directeur de l'hebdomadaire *Témoignage chrétien* brosse ici, avec un certain bonheur d'écriture, une galerie de portraits de patrons liés aux EDC (entrepreneurs et dirigeants chrétiens). Le rapport aux collaborateurs et aux autres parties prenantes de l'entreprise forme l'arrière-fond commun de ces responsables, mais sont également convoqués les rapports à l'argent, à l'Eglise, à la prière.

Comme pour tout ce qui touche au spirituel et à la conversion au quotidien, ici pas de solution toute faite, pas de méthodes qui marchent à tous les coups, mais une certaine fierté d'affronter les risques économiques et sociaux pour un monde plus humain. Certes, comme toute relecture, cette galerie de portraits est regardée d'un point de vue - l'état présent - qui gomme nécessairement les contradictions passées et le tragique de certaines situations. Ces témoignages réécrits n'en transmettent pas moins une espérance : la mécanique capitaliste et le cynisme qu'elle engendre chez certains dirigeants n'auront pas le dernier mot.

Etienne Perrot

**Sous la direction de**

**Valérie Lange-Eyre**

***Mémoire et droits humains***

*Enjeux et perspectives pour les peuples d'Afrique et des Amériques*

Action de Carême/D'en Bas, Lausanne

2009, 256 p.

Cet ouvrage collectif secoue. Car il touche à l'image que les Noirs et les Blancs ont d'eux-mêmes et des autres. Il fait ressurgir les non-dits de l'histoire de l'esclavagisme, de la traite négrière transatlantique et de la colonisation.

Il s'agit des actes d'un colloque organisé par Action de Carême en novembre 2006, au Palais des Nations à Genève. La thèse qui sous-tend ce travail est la suivante : la mé-

moire de cette époque où les Noirs étaient considérés par les Blancs comme des sous-hommes, exportés comme simple marchandise en Amérique, n'a pas été travaillée jusqu'à présent. Elle pèse donc sur les relations entre les peuples, notamment entre l'Afrique et l'Europe. Elle empêche de fonder des rapports réellement équitables.

Le risque est grand de tomber dans un discours réducteur du genre : « Le sous-développement de l'Afrique, c'est la faute aux Blancs. » La plupart des interventions échappent à ce cliché. Comme le relève Doudou Diène, rapporteur spécial de l'ONU sur le racisme, il s'agit plutôt de faire l'histoire de la résistance par laquelle l'esclave a reconquis son humanité niée. D'autres auteurs rappellent qu'on glorifie les scientifiques des Lumières en passant sous silence leur racisme ou qu'on oublie de se souvenir des hauts faits des Noirs, même en Afrique.

Encore faut-il reconnaître l'esclavagisme comme un crime contre l'humanité. Etape fondamentale, comme le souligne Christiane Taubira, instigatrice de l'inscription de cette reconnaissance dans la législation française. Cet ouvrage est un modeste jalon dans ce travail sur la mémoire. Publié au moment de la deuxième Conférence mondiale contre le racisme, dont l'un des enjeux était justement la confirmation de la reconnaissance de l'esclavagisme comme crime contre l'humanité, il met le doigt sur une ambiguïté fondamentale des relations entre l'Europe et l'Afrique.

Jean-Claude Huot

## Arts

**Valentina Anker**

***Le symbolisme suisse***

*Destins croisés avec l'art européen*

Benteli, Berne 2009, 352 p.

Lorsque l'on prend un livre d'art en main, il y a toujours quelques inquiétudes. On peut se trouver devant un ouvrage scientifique, illustré pour la forme, ou au contraire face à un très beau livre, mais faiblement « argumenté ».

A peine a-t-on ici tourné quelques pages, regardé les illustrations, survolé le texte que l'inquiétude s'envole, et on ne lâche plus l'ouvrage de Valentina Anker. On redécouvre Böcklin, Hodler bien sûr, Segantini,

Vallotton, mais aussi quelques-uns un peu moins connus, comme Schwabe, Biéler et bien d'autres.

Par ces artistes, leurs œuvres, nous sommes invités à entrer dans un monde dans lequel la nature, la ville, la femme sont à la fois si proches et si différents. Nous prenons aussi conscience de la vitalité effervescente de la Suisse, ce « nouveau » pays, avec sa nouvelle Constitution de 1848, son bouillonnement de mouvements spiritualistes, pédagogiques. Tous ces thèmes et aspects forment l'arrière-plan du symbolisme suisse. Au fil des pages, le rythme des textes et des illustrations nous entraîne dans une sorte de danse.

J'ai beaucoup apprécié la clarté et la facilité du style, ainsi que les abondantes notes en haut de page (eh oui !). Un livre avec lequel on se détend tout en apprenant. « Un tableau doit raconter quelque chose, donner à penser au spectateur comme une poésie et lui laisser une impression comme un morceau de musique. » C'est ainsi que Böcklin définissait un tableau. On pourrait en dire autant de cet ouvrage.

Bruno Fuglistaller

**François Cheng,**

**Kim en Joong**

***Vraie lumière née de vraie nuit***

*24 poèmes accompagnés de 8 lithographies*

Cerf, Paris 2009, sans pagination

Lorsque la table des matières d'un livre est elle-même poème, lorsque la fulgurance et la transparence des lithographies font jaillir les couleurs comme des ailes de papillons ou de libellules captant « insouciantes/la planante clarté irisant le jour. », nous découvrons la lumière jaillissant de la nuit, née dans la mémoire des « rizières sans âges », des marées, de la lune, des étoiles...

L'Homme est une énigme, entre violence et poème. L'Appel à la vraie vie ouvre le ciel, épiphanie dans la présence. Lorsqu'il s'abaisse jusqu'à l'humus dans la communion, la compassion, « toute rencontre se révèle retrouvailles ». Il y découvre « la promesse du souffle originel », car tout début est étincelle, toute fin est naissance. « La mort n'est point notre issue. »

Plongé au cœur de la matière, notre quotidien est transfiguré par ces poèmes et ces calligraphies transparentes, tendues vers

l'au-delà, « au cœur de l'ultime sphère de l'Élan primordial », « trait de feu/qui soudain déchire le Vide ».

Aucune analyse, si modeste soit-elle, ne peut dire le souffle qui passe. Un livre à méditer, contempler... et offrir à ceux qu'on aime.

Marie-Thérèse Bouchardy

**Hélène Richard-Favre**

***Still Lives/Nouvelles de personne***

D'en Bas, Lausanne 2009, 144 p.

Vingt-cinq portraits, masculins et féminins, courts, rapides, incisifs. Vingt-cinq voix qui pour la plupart disent « Je » et vous entraînent dans des situations de vie, douloureuses, rarement joyeuses, cocasses le plus souvent, à la frontière de la normalité, du rien, de l'attente. On se croirait dans le cabinet d'un psychiatre. Le patient appelle au secours, le médecin écoute.

Le lecteur se sent souvent voyeur et comme ces courts portraits (deux pages environ) se terminent souvent d'une façon inattendue, il se retrouve soit avec un rire dans la gorge, soit avec une larme au coin de l'œil. L'autrice semble bien connaître la nature humaine, jusque dans ses retranchements les plus obscurs, les plus fantasques, et se livre ici à une critique implacable de la société. Elle a du reste une belle plume et la concision de ses phrases est étonnante.

Ce livre offre de plus l'opportunité d'une lecture en anglais (très bonne traduction d'Eric Foëx). Ceux et celles qui ont étudié cette langue se réjouiront de lire ces textes à voix haute. Et si une expression leur échappe, ils ou elles pourront toujours jeter un coup d'œil sur la page d'en face et se sentir à la hauteur.

Marie-Luce Dayer

**Barthélemy Dominique**, *Le pauvre choisi comme Seigneur. La Bonne Nouvelle annoncée aux pauvres*. Cerf, Paris 2009, 232 p.

**Bernard Jacques**, *Les fondements bibliques*. Parole et Silence, Paris 2009, 608 p.

**Cassani Didier**, *Rando-raquettes. Pays du Mont-Blanc (France-Italie-Suisse). Plateau des Glières. Chablais (France-Suisse). Grand-Saint-Bernard (Suisse-Italie)*. Olizane, Genève 2009, 264 p.

**Charentenay Pierre de**, *Les nouvelles frontières de la laïcité*. Desclée de Brouwer, Paris 2009, 224 p.

**\*\*\*Col.**, *Introduction à l'Ancien Testament*. Labor et Fides, Genève 2009, 904 p. [42505]

**\*\*\*Col.**, *L'Eglise orthodoxe en Europe orientale au XX<sup>e</sup> siècle*. Cerf, Paris 2009, 416 p. [42504]

**Decloux Simon**, « Je suis venu pour qu'ils aient la vie. » *Retraite de huit jours avec saint Jean*. Fidélité, Namur 2009, 208 p.

**Durand Alain**, *Dieu choisit le dernier*. Cerf, Paris 2009, 144 p.

**Evdokimov Paul**, *La femme et le salut du monde*. Desclée de Brouwer, Paris 2009, 278 p.

**Evdokimov Paul**, *Les âges de la vie spirituelle. Des Pères du désert à nos jours*. Desclée de Brouwer, Paris 2009, 242 p.

**Gibert Pierre, Gentil-Baichis Yves de**, *La Bible et la famille. « Je vous donne un commandement nouveau »*. DDB, Paris 2009, 120 p.

**Gros Frédéric**, *Marcher, une philosophie*. Carnets Nord, Paris 2009, 304 p.

**Grün Anselm**, *Je vous annonce une grande joie. Un livre de Noël*. Parole et Silence, Paris 2009, 128 p.

**Gruson Philippe**, *Images de la Bible. Le Christ dans l'Ancien Testament*. Cerf, Paris 2009, 72 p.

**Institut international Foi Art et Catéchèse**, *Entrer dans la foi avec la Bible. Jalons pour une catéchèse d'adultes*. Parole et Silence, Paris 2009, 400 p.

**Jean Chrysostome**, *L'eucharistie, école de vie. Sélection de sept homélies sur l'eucharistie*. Migne, Paris 2009, 220 p.

**Le Bret Emmanuel**, *Tous les chemins mènent à l'être. Parcours initiatiques, sagesse et figures lumineuses*. Du Moment, Paris 2009, 298 p.

**Long Thomas G.**, *Pratiques de la prédication. Positionnements, élaborations, expériences*. Labor et Fides, Genève 2009, 308 p.

**Mattheeuws Alain**, *Vite, réponds-moi Seigneur. L'accompagnement spirituel*. Fidélité, Namur 2009, 144 p.

**Piroird Gabriel**, *Servir l'œuvre de Dieu en Algérie*. Parole et Silence, Paris 2009, 154 p.

**Poletti Rosette**, *La gratitude. Savoir et oser l'exprimer*. Jouvence, Bernex/Genève 2009, 94 p.

**Pommaret Françoise**, *Bhoutan*. Olizane, Genève 2010, 320 p.

**Römer Thomas**, *Dieu obscur. Cruauté, sexe et violence dans l'Ancien Testament*. Labor et Fides, Genève 2009, 148 p.

**Serres Michel**, *Le temps des crises*. Le Pommier, Paris 2009, 80 p.

**Signorini Alfonso**, *Fièvre et fragile Maria Callas*. Du Rocher, Monaco 2009, 256 p.

**Valabek Redemptus**, *La prière au Carmel. Aperçu historique*. Parole et Silence, Paris 2009, 230 p.

**XXX**, *Sous le ciel étoilé. Contes et paraboles*. Fidélité, Namur 2009, 180 p. [42487]

Ces livres peuvent être empruntés

au CEDOFOR

Centre de documentation et de formation religieuses

18 r. Jacques-Dalphin  
1227 Carouge  
☎ 022 827 46 78

www.cedofor.ch

# Fonte des glaces

C'est rigolo d'apprendre ça par un jour de grand froid. Donc, il paraît que le GIEC (Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat) s'est complètement planté en annonçant dans l'un de ses derniers rapports que les glaciers de l'Himalaya pourraient fondre d'ici 2035, voire même plus tôt, si la Terre continuait de se réchauffer au rythme actuel. La prévision est fausse, a découvert le Sunday Times. De fait, cette date redoutablement proche de 2035 a été pêchée sans vérification aucune dans un document du WWF publié en 2005, inspiré lui-même d'un article paru six ans auparavant dans une revue scientifique américaine - alors que la seule date jamais articulée par un chercheur concernant la fonte des glaciers est 2350 ! Voilà ce qui s'appelle un couac hippopotamesque, d'autant plus préoccupant qu'il amène de l'eau au moulin des éco-sceptiques.

Et cependant, j'avoue que cette bourde me réjouit plus qu'elle ne me choque, moi, la nulle en maths, qui a toujours cru en l'infailibilité des scientifiques. Ainsi donc, ces gars-là sont capables d'erreurs. Ainsi donc, il leur arrive de se gourer bêtement dans les chiffres, à l'instar de nous autres vulgaires pékins. Par conséquent, c'est avec un plaisir non dissimulé que je leur décerne un zéro de calcul. Hou, hou ! Au coin avec le bonnet d'âne ! Au lit sans souper avec un tas d'équations du douzième degré à résoudre !

En même temps, il y a des fautes plus graves que ça. Si on se mettait à répertorier toutes celles qui émaillent la vie quotidienne des Terriens, eh bien ! on n'en finirait pas d'envoyer l'ensemble de l'humanité au coin, en décernant plein de zéros de toutes sortes, sanctionnant des infractions bien moins pardonnables qu'une erreur de calcul ou d'orthographe, quand bien même le bon usage de la langue française se perd, ma bonne dame, au grand dam des amoureux des mots dont je suis, tout comme se perdent d'ailleurs les règles du savoir-vivre - et tant pis si, en affirmant cela, j'ai l'air d'une vieille mémé râleuse ronchonnan contre les

*jeunes d'aujourd'hui, lesquels ne sont même plus capables de se lever dans le bus pour laisser s'asseoir leurs aînés.*

*Mais non. Ce n'est pas contre les jeunes que j'ai envie de râler; d'autant qu'ils n'y peuvent rien si leurs parents ne leur ont pas appris la politesse. Au surplus, la semaine dernière, une petite fille m'a proposé sa place dans le tram. Une mignonnette d'une dizaine d'années, toute sage et bien coiffée, qui m'a demandé avec un joli sourire si je voulais m'asseoir. J'ai répondu non merci, tiraillée entre deux sentiments contradictoires, à la fois enchantée de constater que la politesse existait donc encore sur cette planète, et consternée d'être percée à jour, classée dans une catégorie à laquelle je ne m'habitue pas, celle des produits définitivement passés de date.*

*En même temps, il y a des consternations pires que ça. Celles que l'on ressent, par exemple, devant toutes les tromperies, duperies, transgressions, corruptions, opérations douteuses, voire mafieuses, qui font que « c'est toujours dans les gouilles qu'il pleut », comme dit si justement ma maman. Oui, c'est du système financier que je parle, de ces milliards que continuent d'engranger les nantis, tandis que les rentiers*

*AVS, pour ne parler que d'eux, craignent qu'on leur diminue encore leur déjà maigre pécule. Oui, c'est dégoûtant ce qui se passe dans les coulisses du profit à tout prix. Voilà pourquoi je veux continuer à ramer à contre-courant, à jeter des pavés dans la mare des faux-semblants, à prier pour que se produise un immense réchauffement planétaire, un réchauffement des cœurs évidemment, jusqu'à ce que fonde enfin la glace entre les gens, avant l'an 3000, j'espère !*

**Gladys Théodoloz**





**JAB**  
**1950 Sion 1**

envois non distribuables  
à retourner à  
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18  
1227 Carouge

# AIMER LIRE



## PAYOT

LIBRAIRE

**TOUS LES LIVRES, POUR TOUS LES LECTEURS**

Lausanne Genève La Chaux-de-Fonds Fribourg Montreux Neuchâtel Nyon Sion Vevey  
Yverdon-les-Bains Berne [www.payot.ch](http://www.payot.ch)